

SOMMAIRE 1982

JANVIER - FEVRIER - MARS (56 pages)

Imitation de Louis-Claude de Saint-Martin, par MARCUS. — De Mûnch à Persépolis ou de Nietzsche au vrai Zarathoustra, par Jean PRIEUR. — Notes sur la VIRITE, L'AMOUR, la SAGESSE, par SIOLA. — Denise LEGRIX, prodigo de courage, par Henry BAC. — Quelques réflexions inspirées de la « Mission des Français » de Saint-Yves d'Alveydre, par Yves-Fred BOISSET. — Portrait de Saint-Yves d'Alveydre. — Les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme, par PAPER. — Pages du passé... La Morale du Christ, par SEDIR. — Prologomènes à la Nouvelle Ere - IV - La Révélation de Findhorn, par MARCUS. — Le Sommeil Spirituel, par PHANEG. — Ceux qui nous précèdent... Pierre NICOLAS-NICOLAY, par Charles BERTHELIN. — L'Abbé Fournié, dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — Les Livres. — ORDRE MARTINISTE : Entre nous..., par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre. — A nos abonnés, à nos lecteurs, par Richard MARGARAZ et Philippe ENCAUSSE. — Sommaires 1979 - 1980 - 1981.

AVRIL - MAI - JUIN (48 pages)

Imitation de Louis-Claude de Saint-Martin, par MARCUS. — Réflexions sur le temps présent, par Gustave-Lambert BRAHY. — Les aspects positifs du Martinisme, exposé présenté au Groupe « André Bastien », Collège de Montauban. — Existo-t-il des bijoux bénéfiques ou maléfiques ?, par Simone de TERVAGNE. — Le Rite de Memphis-Misraïm, par L'ERMITE. — Pensées de PAPUS. — Prologomènes à la Nouvelle Ere - V. — Un message d'espoir, par MARCUS. — Pèlerinage à la tombe du Maître PHILIPPE, par Pierre RISPAL. — Les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme, par PAPUS (suite). — Le grand départ, par Henry BAC. — Ceux qui nous précèdent... : Marcelle GENDET. — Serviteurs de Dieu, par Adrienne SERVANTIE-LOMBARD. — L'Abbé Fournié, dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — L'Evangile de l'effort, par Marcel RENEBOB. — Deus Caritas Est, par Mgr Louis-Paul MAILLEY. — Les livres. — Une très belle initiative. — Sommaire 1981.

JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE (56 pages)

EDITORIAL : A la rencontre de l'âme des choses, par MARCUS. — Le BALZAC de l'Occultisme, par Jean PRIEUR. — PAPUS, par Anatole FRANCE (Extrait). — Pages du Passé... : Le Maître, par PHANEG. — Histoire de l'Orthodoxie, par Philippe MAILLARD. — La Fête des Vignerons à Vevey (Notes de voyage), par Pierre WOLFF. — Le Fonds Stanislas de GUAITA, Archives Ordre Martiniste, documents inédits présentés par Robert AMADOU. — A Robert MOULINJEUNE, par Bertrand de MAILLARD, Philippe ENCAUSSE et Adrienne SERVANTIE-LOMBARD. — Les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme (suite), par PAPUS. — Document initiatique (TEDER). — Document initiatique (Henry DUPONT). — Les livres. — A propos du Martinisme : l'Ordre Martiniste du temps de PAPUS (Extraits d'un texte de PAPUS). — L'Ordre Martiniste aujourd'hui, par Emilio LORENZO. — Entre nous... — Une très belle initiative (suite). — « Journées PAPUS 1982 ».

OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE (48 pages)

Prière pour la Paix, par Constant CHEVILLON. — Editorial - Serons-nous condamnés à mort pour médiocrité ? par MARCUS. — Noël, la plus populaire des fêtes, par Serge HUTIN. — Pour une nouvelle Doctrine de Dieu dans le Christianisme, par Mgr André LHOPE. — L'égoïsme, par PHANEG. — Leur du nombre mystique, par RAOUM. — Les lois physiologiques d'organisation sociale et l'ésotérisme, par PAPUS (suite et fin). — Qui était l'Abbé Fournié ? par Robert AMADOU. — Lettres de Pierre Fournié - Dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — Pourquoi sommes-nous sur terre ?, par PAPUS. — Les Livres, par Henry BAC et Georges COCHET. — La Revue des Revues, par Elie-Charles FLAMAND. — Entretiens spirituels autour de Constant CHEVILLON, par Maria LORENZO. — Entre nous... — « Les Journées PAPUS », par Emilio LORENZO. — Au cimetière du Père Lachaise, par le Dr Philippe ENCAUSSE. — Hommage au Dr Gérard ENCAUSSE « PAPUS », par Emilio LORENZO. — Poésie, Initiation du Rhône, par Pierrette MICHELOUD. — ORDRE MARTINISTE et Revue l'INITIATION : Vœux pour 1983, par Emilio LORENZO et Michel LEGER.

SOMMAIRE 1983

JANVIER - FEVRIER - MARS

Editorial : L'homme, l'Esprit et leur religion, par MARCUS. — Les trois clés de la prodigieuse destinée de Sainte Thérèse d'Avila, par François RIBADEAU DUMAS. — Il y a deux cents ans : STENDHAL, par Henry BAC. — A propos du Christ : Opinion de Papus. — La réintégration - Un essai de « Radioscopie », par Gustave-Lambert BRAHY. — A propos de prédictions..., par le Dr Philippe ENCAUSSE. — Propos sur la « Jeanne victorieuse » de Saint-Yves d'Alveydre, par Yves-Fred BOISSET. — L'Abbé Fournié - Dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — L'hypothèse spirite et le spiritisme d'Allan Kardec, par Bertrand de MAILLARD. — Paons, Paons..., par Marcel RENEBOB. — Les Livres. — La Revue des Revues, par Elie-Charles FLAMAND. — Grand Prix Astrologique du CÉBESIA. — Entre nous... Le mot du Président. — Autres livres reçus.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Dr Philippe ENCAUSSE

SOMMAIRE

Editorial : Sainte Ecosophie, par MARCUS	97
Voyage aux Etats-Unis..., par Emilio LORENZO	101
Le mythe de la médecine et le symbolisme du caducée, par les docteurs Eric et Claire BRUNESSEAU	109
Le pardon des offenses, par Irénée SEGURET	114
Conseils à l'étudiant qui veut approcher Saint-Yves d'Alveydre, par Yves-Fred BOISSET	116
Magie de la Musique, par Henry BAC	124
Ceux qui nous précèdent... Vincent DELAUNAY-BELLEVILLE, par Simone SOUZEAU (Saint-Gilles-Croix-de-Vie)	127
Pages du passé - A propos de l'Ordre Martiniste et de Papus (documents d'archives)	128
Réflexions sur un enseignement du Maître PHILIPPE de Lyon, par le Dr Pierre BONALD	131
L'Abbé FOURNIÉ - Dossier constitué et présenté par Robert AMADOU	134
Les Livres	138
Ordre Martiniste : Entre Nous..., par Emilio LORENZO	143
Les « Journées PAPUS » (samedi 22 et dimanche 23 octobre 1983)	Page III de couverture
Sommaires 1982 et 1983	Page IV de couverture



L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE
TRADITIONNELLE

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS

FRANCE

— 97 —

EDITORIAL

**AMIS LECTEURS,
SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT**

**N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1983**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte de Chèques Postaux : Paris 8-288-40 U

(Voir page 142)

- Administrateur : Madame Claude-Denise PAGEAUT
5, rue Victor-Considérant, 75014 Paris.
- Administrateur adjoint : Madame Monique BIRON.
- Rédacteur en chef adjoint : MARCUS.
- Secrétaires de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE et Yves-Fred BOISSET.

Dépositaire général :

Librairie VEGA (175, boulevard St-Germain - 75006 PARIS - Tél. 548-34-76)



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. - Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Cision paritaire du papier de presse du 21.9.70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal n° 7677 - Octobre 1983

SAINTE ECOSOPHIE

Dans un admirable livre (1) qui vient d'être traduit en français, Dorothy Mac Lean qui a joué un rôle de premier plan dans la merveilleuse aventure spirituelle de Findhorn (2) nous livre ses réflexions sur son expérience et nous communique les enseignements et les conseils reçus de ses amis qu'elle appelle génériquement les « Devas ».

Nos Maîtres nous ont fait connaître la hiérarchie de ces entités. A la base, Elémentaires et Elémentaux sont des forces dépourvues de volonté libre. Ils s'épanouissent et agissent par la volonté de l'homme ou des anges qui peuvent les conditionner ; leur Etre est individuel mais se fond volontiers dans l'Unité de toute vie de quelque règne que ce soit. Au-dessus, il y a toutes les hiérarchies angéliques. Les Anges en sont la première, tout près de l'homme. Rudolph Steiner a parlé lui aussi de tous ces êtres qui reçoivent et transmettent sur terre les forces émanant des diverses planètes et du soleil. Ce sont des forces qui se meuvent autour de nous et en nous, énergies de conscience auxquelles nos propres énergies sont liées. Si nous les recevons avec lucidité et volonté, elles gagnent en intensité et bientôt en ampleur. Avec elles nous rentrons dans l'harmonie créatrice des Dieux en Dieu — Y.H.W.H. — Dieu Les Dieux — et nous pouvons connaître des niveaux d'existence supérieurs à celui qui est quotidiennement le nôtre.

Ainsi, avec Dorothy Mac Lean faisons-nous connaissance d'une foule d'Esprits et d'Anges qui s'entretiennent avec elle : Etre du Soleil. Esprit de la nuit. Devas des arbres, des feuilles et des fruits. Ange Cosmique de la pierre. Ange du paysage. Toutes ces Entités, depuis le plus humble Deva du petit pois ou de la taupe, tous professent la plus haute science.

(1) La Voix des Anges. Editions le Souffle d'Or, Château, 91730 Chamarande.

(2) Cf. « La Révélation de Findhorn », L'Initiation n° 1, 1982, pp. 32 à 35, et « Un Message d'espoir » n° 2, 1982, pp. 76 et 77.

Le Deva de la pomme parle à Dorothy du processus de création permanente : *« Rappelle-toi, dans ce processus, que la forme est partout apparente dans les éthers, gardée par les Anges et rendue manifeste par l'énergie des Éléments, grâce aux bons soins des Élémentaux au moment opportun. Elle l'apparaît ensuite en temps et lieu dans la beauté de sa fleur et la succulence de son fruit ».*

« Tout ce à quoi tu penses est Vie et Intelligence, car nous sommes tous une goutte d'eau dans l'océan de la vie de Dieu » lui dit l'Esprit de la nuit. C'est lui qui par et dans notre sommeil nous apporte un renouveau de force de conscience qui nous permet de choisir dans le flot de problèmes que les idées nous apportent de partout et c'est l'Ange Cosmique de la pierre qui nous conseille : *« Que votre empire soit vous-même et que, dans son expansion, votre conscience voie la vie de Dieu en toutes choses ».* Ainsi pouvons-nous, de notre côté, par la méditation, la réflexion et la prière, et avec l'appui de notre propre Ange gardien, conquérir la partie supérieure de nous-mêmes pour devenir disponibles à ces forces et collaborer lucidement avec elles, comme elles collaborent, même à notre insu, avec nous, dans l'amour de l'Un qui nous contient tous.

« Unissons-nous à la joie » comme ils nous le conseillent. C'est le « Seigneur des Éléments » qui m'a donné l'idée de créer pour les écologistes qui m'entourent un cours d'écologie enseignant non seulement l'interdépendance évidente des végétaux et des animaux que les écologistes ont déjà étendue aux quatre règnes, mais aussi l'intersubjectivité de toutes les créatures de Dieu. *« Comment est-il possible, dit-Il, que vous puissiez penser que vous êtes séparés ; comment est-il possible que vous ne sachiez pas que quand le vent souffle, il fait partie de vous, que le soleil fait partie de vous avec chacun des rayons qu'il vous envoie, que vous êtes issus de l'eau et que l'eau vous joint tous, que sans l'air que vous respirez, vous ne pourriez pas vivre ? — Comment pouvez-vous être assez obtus pour ne pas savoir que si un être souffre, la conscience entière de la terre partage cette souffrance, et que si un être se réjouit, la conscience totale le sait et se réjouit ? »*

**

L'écologie est une science relativement récente. C'est un allemand, Ernst Haeckel, qui après la publication des théories de Charles Darwin sur l'évolution et la sélection naturelle (1859) fut le premier, en 1869, à proposer sous ce nouveau patronyme l'étude de l'influence de l'environnement et de l'hérédité organique sur la croissance et l'évolution des animaux et des plantes. Ses recherches se développèrent vers la fin du 19^e siècle en Suisse, avec A. Forel (1892), au Danemark avec E.B. Warning (1896) et surtout en Amérique avec E.A. Birge, H.C. Cowles et F.E. Clements, entre 1891 et 1905.

Les interrelations entre les plantes, les animaux et leur environnement furent peu à peu minutieusement situées et définies par les responsables de la conservation des ressources naturelles préalablement instruits des principes généraux de la biochimie et de la génétique, comme de la cyclologie et de la physiologie générale qui recourent constamment les sciences sociologiques et botaniques. Les mouvements écologistes voient aujourd'hui au respect des lois qui s'en dégagent et de l'observation desquelles dépend l'équilibre et la santé de tout ce qui vit sur notre planète. Malheureusement leur attitude purement politique affaiblit singulièrement l'efficacité de leur action. Pour mobiliser les esprits et les cœurs, il faut une philosophie et une foi : une écologie — philosophie et sagesse écologique — seule pourra convaincre les générations contemporaines, non seulement de l'unicité des corps avec l'environnement, mais aussi de l'intersubjectivité des âmes sur le plan éthérique avec les végétaux qui ont une âme éthérique, sur les plans éthérique et astral avec les animaux qui ont une âme éthérique et astrale, sur les plans éthérique, astral et spirituel, avec les hommes dont l'âme, intermédiaire plastique de l'esprit, est à la fois éthérique, astrale et spirituelle.

L'avenir de l'humanité est lié à la conscience de cette Unicité. La violence des Éléments nous imposera au besoin cette harmonisation avec l'infini qui est la règle de toute vie intégrale et authentique basée sur la co-responsabilité de chacun avec le Tout.

**

Malgré les forces matérialistes qui poussent nos sociétés au Chaos des égoïsmes agressifs nous pouvons garder espoir. Grâce à l'alchimie chrétienne mise en mouvement par l'incarnation du Logos-Créateur, les différents mondes se rapprochent de plus en plus. Le cœur angélique des « Devas » de Findhorn nous annonce qu'ils se comprendront bientôt et partageront le même Univers. Écoutons encore le message de l'Ange du Paysage : *« Nous voudrions chanter et crier le miracle de l'amour. Comme nous étions distants de vous, et combien nous étions contents d'être distants ! Nous nous sentions étrangers. Maintenant tout cela est passé et nous voulons réellement nous associer aux hommes. Rien n'a vraiment changé et pourtant tout est changé, car l'amour est là. Nous voulons agir dans l'amour mutuel avec vous ».*

Dorothy Mac Lean décrit avec précision l'origine du matérialisme stérilisateur qui décompose notre monde et que nous devons vaincre. Qu'elle me permette de la paraphraser ici : La déconnexion avec la créature opérée par les églises, leur peur des forces animiques, leur hantise du polythéisme, a démantelé toute une partie de la religion chrétienne qui, après avoir annexé les festivals de la terre et du soleil, les a séparés de leur symbolisme originel lié à la nature. Cette déconnexion a contribué à installer dans notre civilisation une

vision du monde qui ignore toute possibilité d'une ou de présences spirituelles dans les formes qui nous entourent et qui considère la nature comme quelque chose de séparé de nous et que nous devons dominer, plutôt que comme un organisme dont nous sommes une partie et avec lequel nous devons communier et coopérer. C'est ce courant qui a permis la pollution galopante et la dislocation croissante de notre milieu écologique avec les dangers et menaces que cela comporte.

Depuis trente ans nous avons oublié que le trinôme « Agriculture - Nourriture - Santé » réplait la vie sur notre planète. L'exploitation de la terre a remplacé le *faire valoir* agricole. Les aliments des animaux et des hommes sont aujourd'hui bourrés de substances nocives ; la respiration devient difficile pour tous ; les eaux courantes et stagnantes deviennent des cloaques ; les océans eux-mêmes sont pollués. De nombreuses espèces de végétaux, d'animaux et d'oiseaux sont en danger d'extinction. Il en disparaît une toutes les 10 minutes selon les renseignements qui me sont fournis par un membre de l'Institut National de Recherches Agronomiques. Il est temps de nous préoccuper de redonner à la vie une plénitude et à notre existence une signification qu'elles sont en train de perdre. Théodore Roszak nous ouvre une voie dans ses « Sources » : *« Toutes les dichotomies finissent par un désastre, écrit-il. Elles cèdent devant une thérapie identique : la restauration de la globalité. Raison et sentiment faits un deviennent la personne. Esprit et corps faits un deviennent l'organisme. Etat et Société faits un deviennent une communauté. Homme et nature faits un deviennent écologique ».*

Dans l'état calamiteux où nous nous sommes égarés en fabriquant de fausses richesses, il ne nous faut rien moins qu'une coopération angélique pour dynamiser nos pouvoirs supra-mentaux. Elle nous est offerte. Il nous suffit de l'accepter pour nous apercevoir aussitôt que science et technologie peuvent être aussi des instruments d'amour. Alors les sons, les couleurs, les courants et les formes qui nous entourent rentrent en relation avec nous ; nous sentons que nous partageons les mêmes zones de conscience, nous entrons dans l'Universalité et nous en respectons les éléments. Faisant un saut géant de la raison logique à l'intuition, nous découvrons enfin sous tous les dynamismes analysés, la force créatrice unique : nous admettons Dieu en nous et nous en Dieu.

Sainte Ecosophie !

MARCUS

Il y a deux ans, la chère sœur Michèle Estelaupe, de retour d'un déplacement aux U.S.A., m'avait transmis une invitation de nos frères et sœurs martinistes résidant à New-York de leur rendre une fraternelle visite pour évoquer la mémoire de Papus et représenter notre Ordre Vénéral. Mon état de santé et mon handicap visuel ne me le permettant pas, j'ai demandé aux frères organisateurs de faire cet honneur à l'un des plus méritants de nous tous : mon ami et successeur à la présidence de l'Ordre Martiniste, Emilio Lorenzo. D'où l'invitation reçue en mars dernier et le déplacement effectué par Emilio et son épouse, Maria (secrétaire adjointe de l'Ordre), du 27 juin au 19 juillet 1983.

Dr Philippe ENCAUSSE.

VOYAGE AUX ETATS-UNIS...

Répondant à la touchante invitation du Souverain Délégué National de l'Ordre Martiniste pour les Etats-Unis et à celle de la Haitian American Benevolent Association, j'étais parti de l'aéroport Charles de Gaulle le lundi 27 juin, à 12 heures, pour représenter notre Ordre Vénéral. J'étais accompagné de mon épouse, Maria. Nous sommes arrivés sans incident à New-York le même jour à 13 heures, après sept heures de vol. Longue journée de trente heures !

A l'arrivée à l'aéroport John F. Kennedy, une importante délégation de martinistes nous attendait. Et cela depuis longtemps car on pourrait dire que, à l'entrée des Etats-Unis, « la porte est basse ». En effet, il avait fallu quelques deux heures pour satisfaire aux formalités de la police. Après avoir consulté une très importante « liste noire » et nous avoir, aimablement, posé force questions, le feu vert nous fût donné. Echanges de fraternelles accolades entre frères et sœurs. A la sortie de l'aéroport nous avons affronté brutalement ce pays de contrastes où les choses sont grandes, presque exagérées. Il faisait environ 40 °C de température, soit, localement, 104 ° Fahrenheit. Quelle chaleur ! Les voitures sont toutes climatisées, mais pour ce premier contact nous avons gagné notre hôtel vitres baissées et climatiseur coupé. De l'aéroport à Manhattan il ne nous fallut pas moins de deux bonnes heures. Pendant tout le trajet et malgré la chaleur, le temps nous parut court, tellement nous avions de choses à voir et à nous dire. Petite anecdote : Maria s'est étonnée du nombre de « corbillards » que l'on avait vu à l'aéroport et que l'on croisait sur la route. Nos frères l'ont sortie de l'erreur. C'étaient des grosses limousines, noires, de plus de 8 m de long, équipées de vitres fumées, afin de permettre à leurs riches occupants de voir sans être vus.

Arrivée à l'hôtel. Communication du programme envisagé pour notre séjour, soit : fins de semaine consacrées à des réunions ou visites des Groupes martinistes (New-York, Washington et Boston). Dans l'intervalle, après la sortie du travail, rencontres avec des martinistes. Les matins et après-midis, visite de New-York. Présence régulière d'un frère pour nous accompagner, nous guider. Attachante démonstration de l'hospitalité américaine.

Une des premières visites effectuées a été à la librairie Weiser,

au sud de Manhattan. Vaste établissement consacré exclusivement à l'ésotérisme, religions, philosophie, psychologie et autres sujets proches : de Crowley et Israel Regardie jusqu'aux derniers gurus californiens, toutes les tendances, les déviations, les espoirs, les systèmes et les écoles. On y apprend, par exemple, que Shirley McLaine, l'actrice américaine aux tâches de rousseur, venait de retrouver souvenance de ses vies antérieures. Cela l'a, paraît-il, conduite à sa paix intérieure. Elle en a fait un « best-seller ». Fascinante Amérique !

Nous avons partiellement visité l'immense jardin botanique de Brooklyn. Un intérêt bien défini nous y amenait : voir les bonzaï. Il s'agit de tout petits arbres élevés avec un minimum de terre, dans des conditions difficiles. Ils ne grandissent pas, ou très peu. Parmi eux, un magnifique rhododendron de 60 ans, mesurant moins de 45 cm de hauteur, et le célèbre « *Pinus parviflora* », haut d'environ 70 cm et âgé de 200 à 300 ans. Nous trouvons-nous en présence de la souffrance du monde végétal luttant avec des moyens précaires pour assurer sa survie ? Bien au contraire, nous nous sommes trouvés devant la paix, oserions-nous dire, la sagesse du règne végétal, concentrée et personnalisée en des êtres prenant des formes parfois tortueuses. Ces formes ont été modelées par le jardinier qui, aimant son arbre, comme d'autres jardiniers avaient fait avant lui, l'a taillé et soigné avec amour. En retour, le bonzaï lui transmet sa paix et sa sagesse ; lui enseigne la patience en lui offrant sa beauté. Ils nous ont tous donné un parfum et une fraîcheur qui nous ont ému jusqu'à l'âme. Départ du jardin botanique sous un soleil écrasant, le cœur en paix et le sourire aux lèvres.

Nous ne pouvions pas manquer de visiter la statue de la Liberté, de Frédéric Auguste Bartholdi, qui nous rappelait notre chère France. Elle est belle et majestueuse. Nous avons pris un bateau à Battery Park. De là on l'aperçoit de loin sur une petite île au milieu du Hudson. En arrivant à l'île, le bateau fait un détour pour mieux nous la faire découvrir sous des angles différents. Nous l'avons approchée avec un certain respect partagé par les autres visiteurs, car le silence qui régnait n'était rompu que par le bruit du moteur du bateau, celui d'un hélicoptère et par les cris stridents d'une mouette qui nous avait accompagnés pendant presque tout le voyage. Mais ces bruits ne nous gênaient pas, bien au contraire, ils nous aidaient à nous concentrer en notre silence intérieur.

Dans l'édifice servant de base à la statue, nous remarquons tout de suite un groupe sculptural représentant les premiers émigrants arrivés aux États-Unis. Là, tout comme dans le musée du premier étage, nous nous sommes plongés dans les forces originelles de ce pays qui rend, en ce lieu, hommage à ces pionniers, fiers de leur liberté et prêts à fournir tous les efforts nécessaires à la création d'une nation où les hommes pourraient s'épanouir sans entraves, parmi des frères. Emouvantes images, beaux souvenirs...

Nous nous décidâmes, enfin, à monter jusqu'à la couronne de la statue. Pour 25 cents, l'ascenseur a épargné nos forces en nous déposant au dixième étage. Nous étions arrivés au niveau supérieur du piédestal. Encore douze étages à gravir, mais nous l'ignorions. Les difficultés commençaient. Nous avons eu à faire à un escalier en colimaçon dont les marches, hautes de presque 30 cm et larges d'environ 40 cm s'élevaient à l'intérieur de la structure que l'ingénieur Eiffel avait conçu pour charpenter la statue faite de plus

de 300 plaques de cuivre repoussé, soudées entre elles. Beau travail pour un si grand symbole. Mais revenons à nos marches. Littéralement aspirés par ceux qui nous précédaient, ne voulant pas ralentir ceux qui nous suivaient, nous avons dû escalader 168 marches, soit l'équivalent de douze étages. De temps à autre, des paliers apparaissaient, vides et tentateurs. Ils auraient pu faciliter l'abandon de notre quête, en nous permettant d'utiliser l'escalier de descente. Mais nous avons tenu bon et nous sommes enfin parvenus à la couronne de « Miss Liberty », sur une minuscule plateforme fermée par quelques petites vitres donnant sur la baie et sur le pont Verazzano que je devais croiser, quelques jours après, lors de la visite à Washington. Une vue réduite, sans grand intérêt. Et ce, sous une température de 43 °C. Heureusement, les gens ne restaient pas longtemps, et nous avons pu amorcer une rapide descente. Tout était si étroit qu'il était impossible de doubler. Descendant les hautes marches sans un seul arrêt, poussés par ceux qui n'en pouvaient plus, la tête baissée pour ne pas nous heurter le front aux marches de l'escalier en colimaçon, nous tournions autour d'un axe qui nous retenait.

Quel a été le sens de notre ascension ? La quête symbolique de la liberté. De cette liberté pour l'obtention de laquelle nous sommes prêts à consacrer tant d'efforts et qui, une fois atteinte, déçoit si souvent. Est-ce cette liberté notre véritable but ? Quand notre volonté sera en accord avec celle du Père, il n'y aura plus de choix à faire. Nous aurons atteint le stade de la Réconciliation individuelle, étape préalable à la Réintégration collective. Des crampes aux jambes, qui ont duré trois jours, ont eu le mérite de nous rappeler physiquement notre tâche aux États-Unis : aider nos frères et sœurs pour que le rayonnement spirituel de l'Ordre Martiniste illumine individuellement chacun, afin qu'il puisse se préparer à l'épanouissement du Christ dont il est porteur.

Je mentionnerai également la visite à Battery Park, au confluent du Hudson River et du East River, où nous avons pris le bateau pour nous rendre à la Statue de la Liberté. Dans ce parc se trouve le Fort Cliton, avec sa structure circulaire, où l'on accueillait les émigrants qui arrivaient par la mer. En 1825, il servit de cadre à la fête donnée en l'honneur du général de Lafayette. Depuis, les bâtiments ont été restaurés et transformés en musée. Mais le principal intérêt se trouvait sur le parc lui-même. C'était le 4 juillet, « Jour de l'Indépendance » (fête nationale des États-Unis). Là, se produisaient des mimes, des jongleurs, un chinois jouant sur un vieux magnétophone des danses de l'Europe Centrale menait une ronde formée par des hommes et des femmes âgés apparemment de 60 à 80 ans qui suivaient ses instructions avec beaucoup d'application. A la fin de chaque danse, danseurs et spectateurs applaudissaient et riaient, satisfaits, en attendant la suite. Dans un autre groupe, des jeunes filles portaient de grosses têtes en carton pâte ou étaient perchées sur des échasses. Elles dansaient et mimaient des scènes de vie à la campagne. Une de ces jeunes filles, déguisée en vieille femme toute ridée, aux cheveux blancs en coton, distribuait des feuillets roses invitant les spectateurs à s'opposer à la prolifération des armes nucléaires. Au milieu de tout ce bruit, de toute cette agitation, on distinguait deux pigeons sur une branche ayant pour fond un gratte-ciel de Wall-Street qui, impassibles, se regardaient en silence.

Cette activité et cette fête joyeuse et saine nous firent oublier l'écrasant soleil et nous encourageaient à déambuler dans les rues, parmi les orchestres, les stands de boissons et autres nourritures solides des plus variées. Nous sommes passés par Wall-Street et le Federal Hall National Memorial sur les marches duquel est érigée une statue en bronze de Georges Washington qui, à l'intérieur de cet édifice ressemblant à un temple dorique, prêta serment le 30 avril 1789, à la suite de son élection à la présidence. Dans le hall, un groupe de jeunes irlandais étudiants du Conservatoire, en costume d'époque, donnait, sur de très anciens instruments, un petit concert... Nous sommes arrivés à Chinatown où vivent plus d'un million de Chinois (déclarés) et, quelque peu fatigués, nous nous aperçûmes que nous avions marché près de huit heures !

Nous avons fait l'ascension d'imposants gratte-ciels : l'Empire State Building, bâtiment de 380 m (actuellement avec l'antenne de télévision il mesure 448 m) et de 102 étages qui fut construit en moins de deux ans entre le premier coup de pioche en octobre 1929 et son inauguration, en mai 1931. On arriva à édifier jusqu'à un étage par jour. Puis, les deux tours jumelles du World Trade Center (Centre Mondial des Affaires) qui, avec ses six bâtiments dont deux tours de 410 m de haut, abrite dans ses bureaux plus de 50.000 personnes et groupe tous les services utiles au commerce extérieur. Il peut recevoir 80.000 visiteurs par jour. La montée fut plus aisée qu'à la statue de la Liberté ; le but en était aussi différent. L'ascenseur nous a déposés à une vitesse de deux étages par seconde, au 110^e étage où un escalier mécanique nous a conduit à la terrasse. Le Centre Mondial des Affaires est situé à l'extrême sud de l'île de Manhattan, près de Battery Park et de Wall Street, le quartier des affaires. Il offre, ainsi que l'Empire State Building, une merveilleuse vision d'ensemble sur l'île, ses ponts et ses « buildings ». On se sent tout petit, face à la hardiesse de l'homme bâtisseur de ces tours de Babel. Homme moderne qui, cependant, sait si bien s'arrêter avant de tenter le ciel. Nouvelles cathédrales d'aujourd'hui, abritant parmi elles la cathédrale gothique de Saint Patrick, toute petite à côté du Rockefeller Center. Tel un bijou en marbre blanc, elle est grande par l'ardente foi qui y règne, par la beauté qu'elle dégage et par la paix qu'elle nous fait retrouver. Avec ses deux tours à hautes flèches elle nous rappelle, en plus petit, la cathédrale de Cologne. Au milieu de la grande ville, près de Harlem, nous avons trouvé calme et fraîcheur dans la cathédrale épiscopaliennne de St John the Divine, la plus grande cathédrale néo-gothique du monde. Toujours en construction, dix mille fidèles peuvent y prendre place à présent. L'église épiscopaliennne de la Trinité, en plein centre de Wall Street, fut la première paroisse anglicane de New-York. On y admire un bel autel dédié à la Vierge. Dans ses jardins, un cimetière est le lieu de repos des premières victimes de la lutte menée par la naissante nation américaine pour son indépendance face à la toute-puissante Angleterre. Parmi celles-ci, la tombe de Fulton, inventeur du bateau à vapeur.

Nous n'avons pas manqué la visite du magnifique palais des Nations Unies, dominé par une gratte-ciel (abritant le Secrétariat) de 39 étages, à la silhouette unie et lisse comme un miroir, au bord de l'East River. Une charmante angolaise fut notre guide. On y trouve une ambiance tellement cosmopolite que nous avons du mal à nous imaginer que nous sommes aux Etats-Unis.

Divers musées ont retenu notre attention et notre temps. Je citerai

seulement le Musée d'Histoire Naturelle, le Musée d'Art Moderne, le Guggenheim Museum, la Frick Collection et, surtout, le Metropolitan Museum et son très riche département d'antiquités égyptiennes. A noter également la très belle section d'Art médiéval primitif, une importante collection d'instruments de musique, ainsi que ces prestigieuses toiles de maître et ces sculptures. Toutes ces merveilles artistiques concentrées en un seul lieu donnent presque le vertige. Elles manifestent la mouvance de l'humanité depuis ses débuts, allant vers Dieu à travers l'Art.

A l'extrême nord de New-York, aménagés sur des collines, dominant le Hudson River, apparaissent des cloîtres des Pyrénées ou du Midi de la France (The Cloisters), transportés et habilement reconstitués à partir d'éléments des cloîtres de St-Guillem-le-Désert, St-Michel-de-Cuxa, Bonnefont-en-Comminges et Trie. Pendant la visite, des chants grégoriens enregistrés à Solesmes nous ont plongé dans une ambiance de recueillement et de sérénité hors du temps. Ces « cloîtres » renferment aussi de magnifiques objets et vestiges moyenâgeux d'époque qui ont enrichi le musée depuis le début du siècle.

A citer, d'autre part, un tout petit musée de peinture, à cause des circonstances qui ont accompagné notre visite, ainsi que de la personnalité et de l'œuvre accomplie par celui qui a donné son nom à ce musée, Nicolas Roerich (*). Le musée était ouvert les vendredis et dimanches après-midi. Dès que nous avions eu connaissance des horaires, nous nous étions organisés pour effectuer une visite au plus tôt. Par trois fois, des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont fait ajourner cette visite. La quatrième tentative a failli avorter, elle aussi. Une affiche sur la porte du musée informait qu'il était fermé pendant les mois de juillet et août. Et cependant, nous avons sonné. La porte s'ouvrit et une dame nous demanda si nous étions bien les « personnes qui venaient de l'Inde ». Non, ce n'était pas nous que l'on attendait. Mais l'aimable dame, devant notre déception et après nous être présentés, nous permit de visiter le musée. Elle était un excellent guide. Après avoir admiré les tableaux exposés, nous sommes restés près de deux heures avec Mme Fosdick, conservateur du musée, qui nous a donné des explications complémentaires et répondu à nos questions. A notre tour nous l'avons entretenue sur l'Ordre Martiniste et sur la revue « L'Initiation », tous deux fondés par Papus.

Joseph Richardson, Président de la Haitian-American European

(*) Nicolas Roerich était un homme de paix avant tout. Né en Russie, formé à l'Académie des Beaux Arts de St. Petersburg, il finit par y diriger une école d'art, où les ateliers de peinture d'icônes et les arts traditionnels de la Sainte Russie étaient maintenus vivants. Il exposa dans le monde entier. Mais il était mordu par l'archéologie et, tout naturellement, en vint à une idéologie de Paix et d'Unité qui entr'autres peut être atteinte par un pèlerinage réel, à la recherche de canons de Sagesse anciennes.

« L'homme qui ne comprend pas le passé ne peut penser le futur », écrit par la suite Roerich, voyageur éminent, qui peignait les montagnes himalayennes comme personne. Prenant racine dans le passé, il vivait le présent — son « présent » prit fin en 1947 — et voulait unir les hommes sous le « Drapeau de la Paix ».

Nicolas Roerich et son « Drapeau de la Paix » feront l'objet d'un prochain article. Maria de VIA-LORENZO.

Benevolent Association, nous donna l'occasion de visiter une école maternelle dont il s'occupe. J'oserai dire une école modèle. Avec un corps professoral de qualité (un professeur et deux adjoints par classe de 20 à 30 enfants), elle compte plusieurs grandes salles de cours dotées des meilleurs équipements. Elle dispose, d'autre part, d'une spacieuse salle de jeux, d'un gymnase et d'une deuxième cuisine au sous-sol pour que les élèves puissent apprendre et se délasser lorsque les conditions atmosphériques ne permettent pas leur sortie dans la cour. Madame la directrice et les professeurs nous ont fourni toutes les explications nécessaires à la compréhension de la bonne marche de l'établissement. Ils nous ont invité à prendre le déjeuner sur place. Cela nous a ravi, en nous donnant en même temps l'impression de rajeunir d'un certain nombre d'années. Nous avons vu les enfants dans leurs classes, jouant dans la cour ou faisant la sieste, après le repas.

Samedi 2 juillet : Première réunion officielle du Groupe Martiniste « Louis-Claude de Saint-Martin », Collège de New-York. J'ai eu l'honneur et la joie de la présider, assisté des FF : Roger-Victor Herard, ancien Souverain Délégué National pour les Etats-Unis d'Amérique et Gaspard Mervilus, son successeur. Au cours de cette réunion rituelle, mon exposé fut consacré au commentaire du sens et du symbolisme des douze principales phases (*) du déroulement d'une réunion de Groupe, en terminant par ces paroles :

« Ces douze étapes résument le travail qui doit se réaliser sous le soleil intérieur éclairant notre réunion. Ils accomplissent un cycle complet et reproduisent un rituel éternel. Je vous invite à continuer ce travail d'étude par une analyse des gestes faits, des paroles prononcées. Un éveil de la conscience devrait s'ensuivre ».

Des martinistes de Chicago et de Washington avaient tenu à se déplacer à l'occasion de cette réunion ; qu'ils soient ici remerciés pour ce geste qui a contribué à renforcer la magnifique chaîne d'union et de prière clôturant nos travaux.

Peu avant cette belle réunion, assisté et accompagné de quatre autres initiateurs, il avait été procédé par mes soins à l'initiation rituelle du nouveau président du Groupe Martiniste de Chicago. Emouvante cérémonie. Après ces deux réunions, et au cours de l'agape qui s'ensuivit, un échange de vues a eu lieu entre sœurs et frères et, plus spécialement, avec le nouvel initié. Le frère Robert est blond, sympathique et toujours souriant. Doué d'un grand cœur, il utilise tout son temps professionnel à répondre aux appels téléphoniques de « S.O.S. Secours ». Cela lui permet d'apporter aide morale, réconfort et espérance aux malheureux. Il m'a été signalé depuis que notre frère Robert a déjà présidé à Chicago une réunion du Groupe « Papus », N° 12, pendant le mois d'août, assisté du frère Roger-Victor Herard.

Dimanche 3 juillet : La Haitian American European Benevolent Association a organisé un dîner dansant auquel nous avons été invités. Il y avait plus de 250 convives. Le dîner a été ouvert officiellement par quelques mots du Président de l'association, M. Joseph Richardson, après lesquels l'orchestre a joué les hymnes nationaux des Etats-Unis, de la France et de Haïti. Au cours de

cette agréable soirée, M. Richardson a évoqué le Dr Gérard Encausse « Papus » et son fils, le Dr Philippe Encausse. A la fin de son allocution, il m'a confié un diplôme de ladite association destiné au Grand Maître d'Honneur de notre Ordre Vénéral. Après quelques paroles de remerciements pour l'aimable invitation et les attentions dont nous avons été l'objet, j'ai conclu comme suit : « En tant que représentant de l'Ordre Martiniste, dont les origines remontent au XVIII^e siècle, je salue ici les fils de la culture française et les hommes et les femmes de cœur que vous êtes, graine du nouvel homme du futur ». Pendant cette soirée, plusieurs artistes célèbres voulant honorer l'association et les présents, se sont produits avec beaucoup de talent et de succès. Désolé de n'avoir retenu que le nom de Fédia Laguerre, qui nous a enchantés par sa grâce et sa voix mélodieuse en de très belles chansons. Ils ont, tous, contribué à l'éclat de cette soirée qui a laissé en nous un vivant souvenir.

La visite à Washington, le samedi 9 juillet, fut, elle aussi, très intéressante. Elle permit non seulement la rencontre des frères qui s'étaient déplacés à New-York la semaine précédente, mais aussi de faire la connaissance des autres, au cours d'une importante réunion martiniste, tant par les questions qui furent soulevées que par le nombre de participants auquel s'étaient joints des sœurs et des frères venus de New-York en car spécial. Un amical et fraternel déjeuner a clôturé cette journée Martiniste, suivie d'une intéressante — mais hélas trop rapide — visite de cette belle capitale. Ville un peu provinciale, avec de larges avenues et de magnifiques jardins. On y peut admirer le mémorial de Georges Washington, énorme obélisque qui domine la ville, le Capitol, la Maison Blanche, ornée sur le trottoir de panneaux de protestation, une statue de La Fayette, une fois de plus à l'honneur et de nombreux bâtiments ministériels. Ce n'est pas comme Brasilia, mais plusieurs détails me l'on rappelée.

Un grand merci au président et aux frères du Groupe Martiniste de Washington pour cette journée si réussie. Nous sommes rentrés à New-York en traversant le pont Verazzano-Narrows, le pont suspendu le plus long du monde, comportant deux étages à six voies de circulation chacun. Cet imposant ouvrage, soutenu par deux énormes piliers, permet le passage des plus grands transatlantiques navigant sur le Hudson. Il donne accès à la baie de New-York et relie Brooklyn à Staten Island.

Peu avant mon départ vers les Etats-Unis, il m'avait été demandé de préparer un sujet à présenter devant une assemblée composée de martinistes, de franc-maçons et de rosicruciens. Cet exposé eut lieu le 10 juillet, en présence de 150 personnes. Introduit en tant que Grand Maître de l'Ordre Martiniste, j'ai, à mon tour, présenté le frère Gaspard Mervilus comme « Souverain Délégué National pour les Etats-Unis d'Amérique ». Souverain, car il a toute liberté quant à l'organisation administrative et fonctionnelle de notre Ordre Vénéral aux Etats-Unis. Délégué parce qu'ayant pour mission, entre autres, de veiller à la bonne observance des rituels et des directives initiatiques et spirituelles de l'Ordre. En tant que délégué, il sera toujours fraternellement conseillé et soutenu par la Chambre de

(*) Publié dans le N° 1 de 1982 de la revue « L'Initiation ».

Direction siégeant à Paris (*). La conférence débuta par un exposé sur des applications du symbolisme du pantacle martiniste représentant l'homme, microcosme, en rapport avec le macrocosme à travers six sources traditionnelles : l'Alchimie, la Magie ou la Théurgie, la Mythologie, les Arts Divinatoires, la Kabbale et l'Astrologie. Il fut complété par un exemple d'application pratique en étudiant la constitution de l'homme à travers la Kabbale, l'Astrologie et la Psychologie des profondeurs, très proches de la Mythologie. Entre ces deux exposés et ayant besoin des symboles astrologiques des planètes, il fut demandé à Maria de les tracer, faisant appel aux représentations des formes — venues du fond des âges — qui les composent. Les trois exposés ont duré en tout près de deux heures et, cependant, le temps parut bien court. Après avoir serré de nombreuses mains amies et répondu à force questions, l'air climatisé d'un agréable restaurant a permis, à certains d'entre nous, de continuer autour d'une table une enrichissante conversation.

Nous aurions dû passer le dernier « week end » de notre séjour aux Etats-Unis avec les frères et sœurs martinistes de Boston. Malheureusement, un concours de circonstances indépendantes de notre volonté, dont l'effondrement d'un pont ralentissant la circulation (attente de plus de trois heures), nous a dissuadés de ce voyage.

Chaque soir, après leur travail, nous nous retrouvions, quelques-uns, autour d'une table chez un frère ou une sœur ou parfois dans un restaurant. Là, également, régnait la fraternité, hors du temps et de l'espace. Au cours de passionnants entretiens, un lien d'amitié s'est tissé, nous renforçant dans notre espoir de faire connaître davantage l'Ordre Martiniste aux « hommes de désir » à la recherche de leur progression spirituelle tout en aidant les autres par des prières, des actes de charité et par l'exemple. Merci à nos Maîtres Passés !

Un grand merci à nos sœurs et frères des Etats-Unis : Gaspard, Roger, Joseph, Alix qui a pris quinze jours de vacances pour nous accompagner partout, Kestner toujours disponible au volant de sa voiture, Yannick, Charles, Renaud, Jocelyne et à tous ceux qui ont contribué à faciliter notre séjour. Merci aussi à toutes les épouses qui nous ont offert des mets délicieux, préparés avec amour.

Le lundi dans l'après-midi, une délégation nous a accompagnés à l'aéroport. C'était l'heure du départ. Emouvante séparation, après trois inoubliables semaines...

A bientôt mes amis et frères... à toujours !

Emilio LORENZO
Août 1983

(*) Les Ordres Martinistes Nationaux tels que, par exemple, ceux du Canada, d'Italie, ou de Suisse, ont une totale indépendance. Les rapports existant entre eux et l'Ordre Martiniste présentent un caractère fraternel.

Le mythe de la médecine et le symbolisme du caducée *

RESUME

I -- LE MYTHE DE LA MEDECINE

La fonction du mythe est de donner une signification au monde et à l'existence humaine. Grâce au mythe, le monde se laisse saisir en tant que réalité intelligible. Il révèle que le monde, l'homme et la vie ont une histoire significative et évolutive. Le rite de la médecine exigeait donc pour les Anciens un mythe exemplaire qui permette de dérouler le problème fondamental de la maladie afin d'en préciser la signification et d'en dégager un principe de guérison.

Dans la mythologie grecque, trois figures : Apollon, Chiron et Asclepios sont étroitement liées avec la médecine. Le mythe d'Asclepios dont les Romains firent Esculape remplit donc, vis-à-vis de l'art médical, cette fonction indispensable d'être un modèle exemplaire pour les médecins et pour les malades.

Sa traduction explicite la vision de l'Antiquité à l'égard du mal qui frappe les hommes et le moyen de le combattre.

Le but de cette thèse ne fut pas de satisfaire une curiosité scientifique ou historique mais d'essayer, par l'étude d'un mythe et d'un symbole de faire ressurgir du passé une réalité originelle sur la médecine, peut-être par souci de répondre à un besoin profond de découvrir un sens plus grand, plus large et plus riche à l'art de guérir.

Dans l'Antiquité, on voyait une admirable unité dans le plan de l'univers, tout se développant dans une harmonie sublime, œuvre d'une intelligence sans borne. Par analogie, les Anciens contemplèrent dans le microcosme humain la même unité entre un corps naturellement organisé et une intelligence particulière, âme et Esprit, à laquelle ils donnèrent le nom de « psyché ». Ils conclurent donc qu'il y avait une harmonie au sein de l'homme mais aussi entre l'homme et la création dirigée par un dieu suprême.

Le bénéfice de ces constatations fut de considérer que la rupture de l'unité dans l'homme conduisait à la désorganisation du corps. Rupture qui consistait à se détacher du Tout Universel et, par vanité, à se replier sur soi dans un égocentrisme stérile. Cette faillite intellectuelle, ce vide spirituel ne pouvaient conduire qu'aux maladies.

Le gorgoncion, talisman contre tous les maux, est significatif à cet égard. Il représente la tête coupée de Méduse dont l'orgueil lui valut d'être changée en une hideuse créature. Le fait de considérer ce talisman, c'est-à-dire la vanité décapitée, comme moyen de guérison est suffisamment suggestif pour confirmer la relation que les Grecs établissaient entre la psyché et le corps. Cette vision de l'homme et la nécessité de se purifier, d'évoluer sur le plan intellectuel et spirituel pour être en bonne

(*) Thèse de médecine présentée à la Faculté de Reims par nos amis les docteurs Eric et Claire Brunesseaux. Pour ceux qui désireraient se procurer cette thèse, s'adresser à la revue *L'Initiation*.

santé fut enseignée aux hommes, outre ce talisman, par les trois personnages du mythe.

Apollon, médecin de l'âme, guérit les âmes souillées par les vices pour guérir les corps. Il montre lui-même l'exemple en tuant Python le serpent mythique qui, caché dans une sombre caverne, symbolise l'aveuglement spirituel.

Chiron représente le bon centaure qui vit au milieu de ses semblables dégénérés par l'intérêt unique qu'ils portent à la vie instinctive et matérielle. Sage, excellent médecin, rempli d'amour pour ses proches, il représente la garantie d'une bonne santé par une vie sereine portée à la valorisation de l'esprit.

Pour insister sur la nécessité de s'occuper de son âme, le mythe prend soin de symboliser le principe de la santé par une troisième personne : Asclépios. Fils d'Apollon, disciple de Chiron, il résume la science médicale dont le souci est de guérir l'homme considéré dans sa totalité d'être pensant. Foudroyé pour avoir ressuscité un mort, c'est-à-dire pour avoir valorisé le corps et négligé l'âme, il indique l'importance pour la médecine de considérer la psyché. Par ailleurs, ce châtement est également positif puisqu'il fait d'Asclépios un sauveur. En effet, ressusciter un mort, c'est aussi faire passer l'homme des ténèbres à la lumière, de l'égoïsme au théocentrisme, c'est refaire l'unité de l'homme avec le divin.

Le principe de la santé réside donc pour les Anciens dans l'harmonie de l'homme avec l'univers et avec Dieu. L'harmonie rompue par la vanité coupable à l'égard de l'esprit conduit à l'affaiblissement des organes. En effet, sur le plan mythique, l'âme gouverne le corps et la santé de l'âme est la condition indispensable de la santé du corps. Si l'âme est détournée de ses fonctions spirituelles, le corps dangereusement atteint par son isolement devient le terrain propice à faire germer les racines du Mal.

Le principe de guérison réside donc dans un effort de spiritualisation, seul capable de reconstituer l'unité, source de bien-être et de paix.

En cela, Asclépios est un modèle exemplaire introduit dans l'histoire d'abord comme un simple mortel qui devient un Dieu, appelant ainsi les humains à se purifier, à se diviniser et donc à se guérir.

Mais Asclépios n'est pas qu'un modèle de guérison, il est aussi un guérisseur, un sauveur.

Dieu au milieu de l'humanité, il soigne, il console, il protège et incarne en cela le thérapeute universel que les Anciens vénéraient toujours sous différents noms et dans différents panthéons. Ce thérapeute universel n'est qu'une préfigure mythique de celui qui allait bouleverser le monde par sa naissance, le dieu-médecin venant au secours de l'humanité malade et qui porta le thème du mythe de la médecine à son apogée, Jésus-Christ.

II — LE SYMBOLISME DU CADUCEE

L'étude du mythe grec révèle que la maladie dans l'Antiquité est considérée comme la conséquence d'une faiblesse de l'homme qui se révolte contre l'appel de l'esprit et qui corrompt son âme en négligeant l'effort de spiritualisation.

Guérir, c'est donc combattre l'inertie et tendre à revaloriser son esprit dans la recherche de la vérité.

Le caducée témoigne de cette vision antique ainsi que de la mission médicale de fortifier les êtres dans un idéal à réaliser. Dans l'association d'une branche noueuse, d'un serpent et d'un miroir, nous avons retrouvé les trois conditions mythologiques qui révèlent la présence certaine d'un trésor.

La branche noueuse symbolise l'arbre, le serpent est le gardien du trésor, quant au miroir, par analogie, il représente la caverne. En effet,



Les attributs favoris d'Asclépios : le bâton noueux, le serpent, le coq

« miroir » en latin se dit « speculum », cet appareil est utilisé par les médecins pour regarder toutes les cavernes de l'organisme, et le mot « specus » veut dire « grotte ».

Le caducée dans son ternaire enseigne donc aux hommes qu'ils doivent s'engager dans la forêt profonde pour combattre le serpent dans son antre et lui ravir le précieux trésor : la santé ! Il indique que l'homme doit lutter contre la vanité qui est au fond de lui pour se guérir et vivre en paix.

Apollon, le père d'Asclepios, descendu de l'Empyrée, ose faire sortir Python de sa caverne dans les environs de Delphes. Il le tue avant de devenir une divinité solaire, le grand médecin céleste riche de son trésor acquis par le combat contre l'aveuglement, riche de la santé.

Si l'homme néglige ce devoir, le monstrueux ophidien réclame en sacrifice la vierge, symbole de l'âme ; la cité dépourvue de ses futures épouses dépérit alors. Pour les Grecs, le corps isolé de l'âme captive de la vanité est disposé à faire germer la maladie.

Le caducée s'avère donc un symbole du principe de la santé qui consiste, pour les Anciens, à lutter contre la banalisation de l'existence, principe inexorable de la maladie.

Mais le caducée est aussi, dans le langage universel des signes, l'emblème d'un dieu sauveur qui vient mourir pour guérir l'humanité. Dans le mythe judaïque, l'arbre de vie enlacé par le serpent, principe du mal, représente l'origine de tous les maux ; pour renverser cette tendance destructrice, le symbole de la guérison est représenté par le même signe : un serpent autour d'une perche, le serpent d'airain, préfigure mythique d'un dieu, d'un thérapeute universel convié à mourir après avoir passé sa vie à guérir. Or, il est remarquable de constater que pour les Grecs, l'emblème d'Asclepios, dieu de la médecine, est aussi l'association d'un arbre et d'un serpent. Asclepios lui-même sera foudroyé après avoir consacré sa vie au soulagement des souffrances humaines.

Ainsi, par l'analyse se dégagent les deux significations fondamentales du symbolisme du caducée.

Premièrement :

Il expose la nécessité d'un effort évolutif, d'un idéal à réaliser ; la médecine doit combattre la maladie mais aussi enseigner que vivre du corps et mourir de l'âme est un non-sens, un contre-sens à la vie.

Deuxièmement :

Il est, dans le langage universel du monde antique, le symbole du dieu-médecin qui vient au secours de l'humanité malade et dont le dernier acte thérapeutique sera de mourir pour sauver son œuvre. La mission de ce sauveur dans la science médicale est d'indiquer la nécessité pour elle de considérer l'homme en marche, en marche vers le salut, en marche vers la santé, deux termes que les Latins ont traduits avec génie par un seul mot : « salus ».

III — CONCLUSION

Après cette étude sur la pensée traditionnelle, il semble que le sens du mythe et du caducée de la médecine se résume pour elle dans une double mission à réaliser. Le premier effort pour la science médicale est de parer aux dangers mortels de nombreuses maladies. N'oublions pas que le malade exige avant tout que le médecin s'occupe de son corps et le guérisse.

En cela, la médecine réussit parfaitement son rôle et nous rendons hommage à ce siècle si fécond et si ingénieux en découvertes physiques et aux indiscutables succès du progrès scientifique.

Le deuxième effort consiste, pour rendre cette science parfaite, à prendre conscience d'un idéal lointain à réaliser, à donner en définitive un sens à la maladie que les Anciens considéraient comme une faiblesse de la nature humaine apte à retarder un monde en marche.

En cela, la science médicale éprouve plus de difficultés, peut-être parce qu'elle se prive de l'étude du principal ressort de la recherche : l'esprit, mais il faut reconnaître qu'il est difficile de le cerner avec les méthodes actuelles.

En négligeant l'âme et l'esprit qui doit être son pivot, son point de ralliement, elle risque de se compromettre malgré les succès qu'elle obtient. Pourquoi ? Parce que, malgré le génie organiciste puissant dans ses statuts et dégagé des concepts métaphysiques, elle n'est toujours pas parvenue à exorciser la peur, à conjurer la terreur du mal, à expliquer le pourquoi de la souffrance, à éclaircir l'injustice des maladies.

Or, les Anciens dépourvus des immenses secours du progrès dont nous disposons ont réfléchi pendant des siècles et des siècles sur la constitution immatérielle de l'homme. Possédant un grand fond de bon esprit, un fin sens de la justice et un instinct étonnant du Beau, ils ont tenté de définir un idéal lointain mais certain. Usant avec sagesse de l'analogie, ils enseignent à notre occident émerveillé par la matière que la psyché, que le papillon est bien plus beau, bien plus essentiel que l'insecte hideux qui le retient captif mais qui, un jour, lui donnera naissance et la liberté de s'envoler.

Aussi il paraît important de ne pas faire de ces mythes, de ces légendes et de ces symboles des reliques de l'enfance du monde mais de les traduire et de les méditer.

D'une certaine manière, l'Antiquité démunie de moyens explora l'esprit de l'homme sans l'utiliser dans ses recherches médicales.

Le XX^e siècle, quant à lui, se sert avec génie de l'esprit dans sa recherche scientifique mais paradoxalement le néglige dans ses études.

Alors nous entretenons l'espoir certain de voir un jour s'opérer la synthèse, de voir enfin les chercheurs, les médecins, les malades considérer l'homme non plus comme une entité pluricellulaire, mais comme une entité vivante et pensante dans un univers intelligent. Il s'agit pour la science de verticaliser son raisonnement et d'animer sa recherche par le souci constant, certes, de soulager la souffrance mais aussi de réfléchir sur son contenu, afin de lui donner une dimension nouvelle qui permette aux hommes de mieux la supporter et peut-être même de la sublimer.

Le pardon des offenses

Chaque fois que nous appliquons un enseignement du Christ avec succès le suivant nous est présenté. Le pardon des offenses est un des premiers sur la voie de notre progression spirituelle.

Si nous voulons être un jour libres, il faut payer nos dettes et pardonner les offenses qui nous sont faites.

L'offense lie fluidiquement l'offenseur à l'offensé, au profit du second. Tous deux ont à se libérer de ce lien, à en changer la nature : un pour vivre la vie de l'Esprit, l'autre pour progresser spirituellement.

Sans un pardon absolu l'offenseur reste lié à l'offensé par la chaîne de l'offense jusqu'à ce qu'ils aient l'occasion, l'un de reconnaître sa faute et de demander son pardon, l'autre de pardonner.

Nous avons donc intérêt à liquider nos dettes réciproques rapidement. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait et dans ce domaine le temps n'efface rien, ni l'oubli. C'est en nous libérant que nous obtiendrons de Dieu le pardon des offenses que nous lui avons faites. Il n'y a pas d'autre moyen.

Nous ne ferons pas comme le serviteur impitoyable dont parle l'Évangile, qui obtint du roi sa grâce et la remise d'une dette de dix mille talents mais qui jeta en prison un compagnon qui lui devait cent deniers.

La vile ingratitude du serviteur impitoyable justifie le roi lorsqu'il révoqua le pardon précédemment accordé et livra le serviteur au bourreau. Il fut traité selon la loi, comme lui-même avait traité son compagnon. On l'oublie trop souvent : La miséricorde est pour les miséricordieux. Il faut la recevoir avec gratitude et en rester toujours digne.

C'est également dans l'Évangile qui contient toute initiation a dit Monsieur Philippe que nous trouverons le mécanisme et les conséquences du pardon et du non-pardon des offenses.

Jésus a clairement posé les données du problème et donné la véritable solution : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, mais moi je vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les Cieux, car il fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et sur les ingrats (...) Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses votre Père Céleste vous pardonnera

aussi, mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses ».

Il ressort de cet enseignement que, si priant Dieu, nous lui disons : « ...Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé » et que nous ne pardonnons pas, réellement et complètement, il vaut mieux pour nous ne rien dire. La prise en considération de notre demande est liée à la condition qui y est incluse, même si elle n'est pas formulée.

Celui qui pardonne ouvre son âme à l'influx divin qui vient continuellement sur nous. Celui qui ne pardonne pas s'enferme dans le plus solide des cachots puisque Dieu ne peut lui pardonner ses offenses envers Lui et qu'il faut avoir payé toutes ses dettes pour sortir d'ici...

La bonne méthode pour régler nos différends, si nous avons conscience de nos torts, est d'aller vers la personne que nous avons offensée et de lui demander de nous pardonner. Si c'est nous qui sommes offensés, après avoir prié, allons vers notre frère ou notre sœur, exposons-lui nos griefs sans acrimonie et le mal qu'il nous a fait. Si nous ne réussissons pas à le convaincre, envoyons deux amis pour plaider notre cause. Si tout est inutile, laissons-le, prions pour lui de tout notre cœur et disons à Dieu que nous pardonnons. Mais si notre frère ou notre sœur convient de ses torts, remercions le Ciel et disons ensemble la plus belle des prières, celle que nous a enseignée Jésus. Elle sera certainement entendue et les orants peuvent voir des grâces inespérées à cette occasion.

La faut des autres crée toujours entre nous un lien que le pardon spiritualise. Il n'y a pas de faute qui ne puisse être pardonnée si on la comprend.

Le pardon est merveilleux, il purifie le mal qu'on nous a fait et il nous met sur la bonne voie pour aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Croyez-moi, chers amis, celui qui pardonne devient un ami de Dieu.

Irénée SEGURET

Conseils à l'étudiant qui veut approcher SAINT-YVES D'ALVEYDRE

par Yves-Fred BOISSET

A la mémoire de Charles de Saint-Savin qui, voilà bientôt trente ans, m'a appris à lire et, par suite, à aimer Saint-Yves d'Alveydre.



« Excellent écrivain, sociologue de grande envergure, historien puissant, orientaliste possédant le maniement de l'hébreu et du sanscrit, musicien remarquable, Saint-Yves d'Alveydre aborda avec bonheur toutes les adaptations de l'ésotérisme ».

C'est en ces termes que Papus salua son Maître intellectuel quand, en février 1909, Saint-Yves d'Alveydre se désincarna au terme d'un passage terrestre entièrement consacré à l'étude approfondie des grands principes d'ordre essentiel qui dirigent la société humaine.

Cette citation de Papus nous inspire en partie le schéma du présent article : en effet, nous

pensons que l'œuvre de Saint-Yves, pour être bien comprise et pour que l'étudiant en retire le meilleur profit, doit être abordée à partir de trois perspectives complémentaires, historique, sociologique et philosophique, dont nous admettons au demeurant qu'elles se recoupent en maintes occasions.

Avant de nous livrer à cette analyse qui, en tout état de cause, ne saurait être exhaustive et ne prétend nullement l'être, il nous paraît souhaitable d'attirer l'attention sur le style de l'auteur qui, parfois, peut sembler rebutant au lecteur néophyte. La langue alveydrienne est d'une grande pureté, elle est vive et souvent déclamatoire. Certains anthologistes n'hésiteraient sans doute pas à parler de « pédantisme », voire, pour les plus sévères d'entre eux, de « pédan-

terie » qui, selon les dictionnaires, s'applique par dénigrement à une érudition excessive et fatigante.

Les phrases, si elles sont savamment construites, sont généralement longues et, pour en bien comprendre l'enchaînement, il est souvent nécessaire de les relire plusieurs fois, à moins que l'on ne se satisfasse d'une imprégnation superficielle de la pensée de Saint-Yves, ce qui serait hautement dommageable et annulerait tout le profit que l'on est en droit de tirer de cette œuvre magistrale. Aussi, est-il bon, car, dans l'étude de l'ésotérisme rien n'est jamais pressant, de s'arrêter longuement sur des paragraphes ou des corps de paragraphes, de les méditer, de les *mâcher* et de ne pas s'enfuir vers les pages suivantes avant d'avoir bien assimilé la portée de chaque mot, sachant que chez Saint-Yves, comme chez tous les grands écrivains, aucun mot n'est jeté au hasard. On ne parcourt pas Saint-Yves ; on le LIT ou on laisse ses livres dormir au fond d'un rayonnage attendant que la rareté des éditions décuple leur valeur aux yeux des bibliophiles.

De quel plaisir se priverait le lecteur trop pressé qui ne prendrait le temps de réfléchir sur les mots-force qui font toute la charge de l'œuvre. Il faut qu'entre le livre et celui qui le tient entre ses mains circule un courant continu et qu'au travers des mots, des phrases et des pages jaillissent à l'esprit de l'étudiant, et aussi en son cœur, l'étincelle sacrée qui conduisait la plume de ce grand philosophe (1).

Autre chose surprendra le lecteur en sa première approche. C'est le style pamphlétaire dont Saint-Yves fit, il faut bien le dire, un usage qui peut paraître immodéré. En vérité, ses convictions étaient si fortes et si grande fut sa peine de voir l'humanité s'enliser dans les marécages pétrifiants de l'ignorance, de la matérialité et de l'erreur qu'il ne pouvait s'empêcher d'apostropher avec sévérité tous ceux qui, par oubli de nos relations divines ou pour la satisfaction égoïste de leurs intérêts immédiats et éphémères, s'écartent de la Loi traditionnelle de Vérité et d'Amour ou s'accommodent trop complaisamment de ces écarts. La régression spirituelle et mentale qui semble agir dans les sociétés humaines à l'égal d'une fatalité suscitait chez Saint-Yves d'Alveydre une colère juste et belle comme un orage d'été dont on attend qu'il redonne force et vigueur à la terre brûlée par la sécheresse. Œuvre orageuse, voilà le mot lâché ! Eclairs de feu jaillis d'une « âme de désir » et qu'une plume vigoureuse mais jamais acerbe, imprécatrice mais jamais vengeresse, désespérée mais jamais résignée, projette sur tous ceux qui ont trahi la mission dont ils ont été investis et sur tous les prévaricateurs de la politique qui entretiennent à grands renforts de mensonges le désordre social qui défigure nos sociétés.

Par certains elans, l'écriture de Saint-Yves évoque celle de Victor Hugo, son contemporain célèbre. Bien que les préoccupations des deux hommes s'attachassent à des objets différents, on rencontre chez l'un comme chez l'autre, sous la virulence des mots, la même tristesse en face d'une humanité qui s'auto-mortifie et qui, n'osant regarder son passé édifiant ni son avenir prometteur, renonce trop facilement à ses dures conquêtes spirituelles dans un cas et sociales dans l'autre.

(1) Nous nous expliquerons en temps utile sur l'emploi de ce mot.

Et chez les deux auteurs, le dépit éclate en un style puissant qui est, pour Hugo, la marque d'un homme de bonne volonté et, pour Saint-Yves, celle d'un homme de désir. Mais qu'est-ce qu'un homme de désir sinon un homme de bonne volonté qui se livre, en plus, à une analyse mystique des choses de la vie ?

Pénétrons maintenant au cœur de notre sujet, c'est-à-dire à une approche rationnelle des œuvres fondamentales de Saint-Yves d'Alveydre, en fonction des trois perspectives définies au début du présent article.

C'est ainsi qu'à l'étudiant soucieux de lire ou de relire l'Histoire sous un éclairage original, nous conseillerions la lecture dans l'ordre des trois ouvrages suivants : Mission des Juifs, Mission des Souverains, La France Vraie (ou Mission des Français).

En effet, ces trois ouvrages couvrent chronologiquement et dans cet ordre toute l'histoire de notre civilisation depuis la fondation par RAM de l'Empire Universel du Bélier, sept mille quatre cents ans avant Jésus-Christ, jusqu'aux années 1880 qui virent la publication des « Missions ». L'histoire conventionnelle telle qu'elle est enseignée dans nos systèmes scolaire et universitaire ne remonte jamais aussi loin. Mais Saint-Yves, ayant eu accès aux archives traditionnelles de l'Orient, a pu reconstituer le puzzle initial de notre civilisation alors que les historiens classiques ne veulent porter leur regard que sur les pièces détachées de ce puzzle écartelé, autrement dit sur les différents groupes nationaux qui ont résulté de l'éclatement de cet Empire Universel.

Ram, le conquérant venu du nord, avait rassemblé en un vaste Empire l'ensemble des ethnies dispersées de la race blanche. Cet Empire avait son siège dans les montagnes tibétaines ; le Dalai-Lama est, en quelque sorte, le lointain successeur de Ram, encore que cet Empire n'existât plus depuis fort longtemps, divisé et morcelé qu'il fut par une suite ininterrompue de schismes et de bouleversements et que le Dalai-Lama ne régnât plus, quand il règne, que sur un territoire symbolique. (On pourrait s'amuser à comparer cette situation à celle de l'Eglise catholique qui, par certaines de ses structures et par l'étendue de sa juridiction, évoque l'Empire romain d'Occident sur les ruines duquel elle s'est installée, tandis que le Souverain Pontife, lointain successeur de Constantin autant que de saint-Pierre, a vu au fil des siècles ses états se réduire à un pâté de bâtiments austères).

Selon Saint-Yves trois peuples auraient été missionnés par la suite pour re-assembler l'Empire ramide. Cette mission échoua d'abord aux Israélites, mais le « peuple élu », sapé de l'intérieur par ses rivalités tribales, prévariqua malgré les avertissements lancés avec force par ses Prophètes (2). En conséquence de quoi, Israël, incapable de ramener la Paix sociale, fut rayé de la carte et ses fils dispersés. Ensuite, cette Mission fut confiée à l'Eglise du Christ en la personne de ses chefs, les Souverains (Pontifes). A leur tour, ceux-ci, de plus en plus soucieux d'asseoir leur pouvoir temporel au

(2) Même remarque que (1).

détriment de leur autorité spirituelle et plus empressés à diviser pour régner qu'à rassembler, faillirent à leur Mission et se disqualifièrent aux yeux des peuples chrétiens. On sait toutes les vicissitudes morales et physiques que l'Europe connut de ce fait.

A partir du XIV^e siècle, c'est à la France qu'il fut enjoint de prendre la relève. Les Templiers servirent de moteur à ce grand projet et ce fut, en 1308, la convocation des Etats-Généraux par Philippe le Bel en la Cathédrale de Paris. Hélas, quelques années plus tard, le Roi de France et le Pape, un instant alliés par une convergence passagère d'intérêts, par la cupidité de l'un et l'appétit de pouvoir de l'autre, firent massacrer les Templiers. On pouvait dès lors prévoir que la France, à son tour, allait échouer dans sa Mission, quoique d'autres belles occasions lui furent données de la mener à bien et quoique le peuple conservât en son intimité la prescience de cette Mission. C'est ce profond divorce entre la royauté française et le peuple de France qui, en connivence avec d'autres paramètres, fera éclore la Révolution de 1789, la décollation de la famille royale et, par l'engrenage des passions, ces pages sanglantes de notre histoire que sont la Terreur, la Commune, et ces éternels règlements de comptes entre Français que tout est prétexte à aviver, les invasions étrangères comme les libérations nationales. La France, affaiblie par ses disputes intestines et ses clivages politiques manichéens a, au grand désespoir de Saint-Yves, perdu le sens de sa Mission, même si le souvenir confus de celle-ci perdure toujours au sein de notre mémoire collective.

Ces trois ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre constituent une vaste fresque de l'Histoire, non pas secrète ou souterraine, mais ésotérique et traditionnelle de la race blanche, ces derniers termes n'impliquant aucune arrière-pensée raciste ni pour Saint-Yves ni pour nous (3).

A l'étudiant curieux de découvrir la sociologie alveydrienne, nous recommanderions la lecture de la Mission des Français, de la Mission des Souverains et de la Mission des Ouvriers.

Dans les deux premiers ouvrages cités, il trouvera, sous-jacent au récit historique, les conceptions sociales de Saint-Yves, conceptions qui portent un nom générique : la Synarchie. Nous déborderions du

(3) A notre époque qui voit de « vieux démons » ressurgir de leurs tombes et s'agiter désespérément, il ne semble pas superflu d'être bien clair sur ce point. N'oublions pas de rappeler qu'entre les deux dernières guerres un certain mouvement à visées réactionnaires et racistes s'était baptisé « Mouvement Synarchiste d'Empire ». Dans un numéro spécial des « Lectures Françaises » consacré aux technocrates et à la Synarchie publié en 1962, Henry Coston cite le rapport Chavin (pages 8 et sq.) qui est un tissu d'inepties démontrant que son auteur n'a jamais lu une seule ligne de Saint-Yves d'Alveydre. Ainsi, Chavin (inspecteur de la Sûreté à Vichy sous l'occupation !) prétend que Saint-Yves aurait été le Grand-Maitre de l'Ordre Martiniste — auquel, soulignons-le, il n'a jamais appartenu — et en déduit le plus naturellement du monde que ce même Saint-Yves aurait été l'inspirateur — pour ne pas dire le fondateur éponyme — du Mouvement Synarchiste d'Empire. Tout ceci relève de la plus haute fantaisie et d'une confusion intellectuelle peu commune.

cadre de cet article en présentant, fût-ce en un résumé serré, cette grande idée. Précisons seulement qu'il s'agit d'une adaptation sociale de la Sagesse initiatique ou, si l'on préfère, d'une transposition à la vie de la Cité des grands principes qui régissent, au-delà des lois et des faits qui n'en sont que la manifestation figée, la démarche unitaire de la vie universelle. « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Rien ne peut échapper à ce grand principe dont la méconnaissance conduit à l'incompréhension de tout ce qui existe dans les différents plans de la création, à la cassure des liens qui rattachent entre eux ces différents plans, à la désynchronisation de l'homme d'avec l'harmonie universelle.

En ce domaine comme dans le précédent, Saint-Yves fait œuvre d'originalité car, là où la sociologie conventionnelle ne veut voir que des agglomérats d'individus ballottés par leurs instincts, leurs désirs, leurs refoulements, leurs passions, leurs craintes..., leurs archétypes..., notre auteur observe des entités conscientes qui ne sont que les subdivisions provisoires d'une conscience universelle, globale à ses origines et tendant inexorablement à sa re-globalisation finale. Considérant la question sous un angle différent, nous pourrions écrire que les sociologues positivistes décrivent l'humanité sous l'aspect d'un ensemble atomique dont chaque individu représente un atome, c'est-à-dire une unité insécable et réputée non-consciente (4), cependant que Saint-Yves visualise l'humanité comme un grand corps cellulaire dont chacun d'entre nous constitue une cellule différenciée, étant entendu que cette différenciation découle de notre avancement personnel dans la voie de la Réintégration.

Il s'ensuit de cette vision biologique de l'humanité que les hommes doivent concourir à l'évolution morale et spirituelle de l'espèce en fonction de leurs propres dispositions ce qui, de façon pragmatique, revient à organiser la société, ne disons pas en classes car ce mot est tabou ce que nous comprenons fort bien eu égard aux abus et aux injustices qu'il évoque, mais en cercles concentriques tout autour desquels chacun, pour peu qu'il soit animé du sens du devoir, peut servir utilement ses semblables. Au fur et à mesure que grandit en nous la flamme spirituelle que la Chute a réduit à l'état de veilleuse, nous nous approchons, cercle après cercle, du centre de la sphère, à moins que par un effet négatif de notre libre arbitre nous rechutions vers un cercle plus externe. Le Prince qui gouverne mal le peuple dont il est en charge est aussi fautif que l'ouvrier qui accomplit mal la tâche qui lui incombe. Le premier est encore plus méprisable que le second, tant ses responsabilités devant la société comme devant Dieu sont plus grandes. C'est pourquoi, en contre-poids à la « Mission des Souverains », Saint-Yves écrivit la « Mission des Ouvriers », car il savait bien que les uns comme les autres concourent à une œuvre commune qui est le bonheur de l'humanité dans ses trois acceptions spirituelle, morale et sociale. Souverains comme ouvriers doivent se garder de tomber dans les pièges sataniques de l'anarchie, d'une société sans ordre où prospéreraient le mensonge, l'injustice et la misère qui ont pour effet immédiat les luttes fratricides et pour effet secondaire d'isoler l'humanité de Dieu comme de la Nature et de retarder son retour dans la Para-Desa.

(4) Nous n'ignorons pas que la recherche scientifique actuelle se dirige vers la reconnaissance d'une « conscience atomique », rejoignant en ceci les anciens Adeptes qui savaient bien que la Matière est Vivante et n'est, en vérité, qu'un des états multiples et particuliers de l'Esprit.

Enfin, à l'étudiant désireux de pénétrer la pensée philosophique de Saint-Yves d'Alveydre, nous préconiserions une approche différente des deux précédentes et, dans ce but, nous l'inciterions à lire dans l'ordre : la Mission de l'Inde, la Mission des Juifs et l'Archéomètre, ce dernier dans sa partie dialectique (5).

S'appuyant sur l'Histoire et sur la Sociologie, Saint-Yves fit œuvre de philosophe et l'emploi de ce qualificatif dans le présent contexte appelle une mise au point.

Par sa composition étymologique, ce mot explicite l'union de la Connaissance et de l'Amour, du Cerveau et du Cœur, reliés par un mystérieux et invisible fil argenté. C'est par une dégradation du langage que l'on a pris l'habitude de donner le nom de philosophe à tous les penseurs quelque soit l'objet de leurs investigations intellectuelles. Or, ces penseurs, et ceci n'enlève rien à leurs mérites intrinsèques, ne sont, en réalité, que des spéculateurs, leur démarche n'étant que déductive et strictement cérébrale, alors que le philosophe (véritable) est censé avoir reçu l'illumination spirituelle dans sa plénitude — tel Louis-Claude de Saint-Martin, surnommé le Philosophe inconnu. A ce sujet, on pourrait aussi évoquer la pierre philosophale dont la réalisation, si l'on en croit les alchimistes sérieux, ne peut résulter que de l'union intime des deux types de connaissance matérielle et spirituelle, celle-ci invaginant celle-là comme la mortaise le fait du tenon.

La philosophie de Saint-Yves puise ses sources dans l'unité spirituelle et culturelle de l'Orient et de l'Occident. Elle nous montre comment la Tradition Unique *migra* d'Est en Ouest, suivant naturellement la course quotidienne du soleil, symbole de la Lumière physique et transcendente. De Ram à Moïse et de Moïse à Jésus, un courant continu parcourt d'Orient en Occident le Corps Social de notre Civilisation, tente d'instaurer l'Ordre Synarchique que des forces infernales et lunaires liées aux bas instincts des uns et à l'ignorance des autres s'emploient à retarder sans cesse dans son avènement. Tout se passe comme si l'humanité était le jouet fragile dont deux forces antagonistes se disputeraient la possession.

Mais il y a plus. Notre auteur fut aussi un vrai Prophète, ce qualificatif devant être aussi compris dans son sens réel : « celui qui dit avant (les autres) ». Que l'on se garde surtout de confondre prophète et devin. Ce dernier a pour vocation d'annoncer des faits futurs ponctuels tandis que le premier a pour mission d'avertir les hommes (qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre) des dangers qui les menacent du fait de leur conduite. Le second base ses prévisions sur des phénomènes de « voyance » (vrais ou faux, c'est une autre question...) cependant que le premier, ayant eu par le développement de ses facultés psycho-spirituelles accès au monde principiel, parvient à englober un large panorama historique et fonde ses prédictions sur la parfaite connaissance de la Loi dite de Karma qui veut que, aussi bien pour l'individu

(5) L'Archéomètre est constitué de deux parties : une partie dialectique qui prolonge les « Missions » en les expliquant et une partie opérative sur laquelle il n'y a pas lieu de s'étendre ici.

que pour le groupe, toute action mette en œuvre une réaction appropriée.

**

En résumé, selon que l'étudiant centre son intérêt sur les questions historiques, sociales ou philosophiques, il lui serait bénéfique de découvrir Saint-Yves d'Alveydre :

— dans le premier cas, à travers la Mission des Juifs, la France Vraie (ou la Mission des Français) et la Mission des Souverains ;

— dans le second cas, à travers la France Vraie (ou la Mission des Français), la Mission des Souverains et la Mission des Ouvriers ;

— dans le troisième cas, à travers la Mission de l'Inde, la Mission des Juifs et l'exposé dialectique de l'Archéomètre ; sachant bien que les cinq Missions forment un TOUT et que l'Archéomètre les coiffe et les synthétise dans ce qu'elles ont d'essentiel.

**

Entin, et en conclusion de ce court article nous renverrons l'étudiant intéressé par une biographie de Saint-Yves d'Alveydre au remarquable ouvrage de Jean Saunier : « Saint-Yves d'Alveydre ou une Synarchie sans énigme » (6). Par ailleurs, nous signalerons à l'attention du lecteur qui serait effrayé par l'importance physique des œuvres de Saint-Yves, le livre de Jacques Weiss : « La Synarchie ou l'Autorité face au Pouvoir » (7) qui résume avec beaucoup d'application les « Missions » encore que l'auteur ait cru bon d'encadrer ses résumés d'une série de commentaires personnels qui, pour n'être pas dénués de valeur, s'écartent en bien des points de la pensée de Saint-Yves.

Yves-Fred BOISSET.

(6) Editions Dervy-Livres - Paris 1981.

(7) Editions Adyar - Paris 1955.



Maison de Sceger à Pau, pension de famille meublée sise place Gramont, devenue ultérieurement hôtel de la Poste et rebaptisée, il y a une douzaine d'années, en hôtel de Gramont. C'est là que Saint-Yves d'Alveydre s'éteignit le 5 février 1909, à midi. Une étrange coïncidence (?) fit que, lors de notre premier séjour à Pau, en 1963, nous primes pension dans cet hôtel, bien que nous ignorions à cette époque qu'il fut la dernière demeure terrestre de Saint-Yves.

(Cliché réalisé, en 1967, par notre frère Nicomédès Gomez, photographe et artiste peintre).

(Y.F. BOISSET)

MAGIE DE LA MUSIQUE

par Henry BAC

La magie de la musique, je l'ai ressentie.

Elle m'a pris, fasciné, possédé tout enfant.

Je me trouvais alors, en vacances, en Lorraine, en une ambiance familiale.

A cette époque sans télévision, sans radio, sans disques répandus et perfectionnés, sans cinéma sonore, on allait écouter la musique autour d'un kiosque où s'évertuaient l'après-midi les instrumentistes d'un orchestre provincial.

Mon esprit se trouvait libre, dispos pour la réception d'un message. Je demeurais paisible, parfois distrait, prenant plaisir au jeu des cuivres et des cordes.

Soudain je ressentis quelque chose d'extraordinaire.

Après une pause, l'orchestre jouait à nouveau et j'entendis pour la première fois une musique ne ressemblant plus du tout aux valses, aux marches et aux diverses rengaines habituelles : des rythmes berceurs ou exaltants, des répétitions savantes, un récit composé de pensées musicales, assemblées entre elles comme une réminiscence de souvenirs intimes, des dialogues avec des arrêts puis des reprises, des changements de mesure et de mouvement, des lamentations, des tempêtes suivies d'apaisements. Cela bouleversait mon idée naïve de l'art musical.

Etonné d'abord, je sentais mon cœur battre et un trouble m'envahir. Dans un désir de recueillement je tendis l'oreille pour ne rien perdre de cette illumination sonore. Dès l'arrêt de l'orchestre, je me précipitais sur un programme.

J'appris alors qu'il s'agissait d'un fragment de drame Wagnérien et plus précisément de la fin du dernier acte de la Walkyrie.

Je compris bien plus tard le sens de cette révélation. La voix du mage, de Wagner devait orienter mes pensées, former mon goût, me procurer de nouvelles joies.

J'entrais dans un univers secret.

Comme un profane, après une initiation, je quittais les ténèbres pour recevoir la lumière.

Je suivais le chemin menant vers une parfaite harmonie. Wagner, avec ses incantations, ses filles-fleurs, ses enchanteurs, ses philtres, ne fait-il pas de la magie pour plusieurs générations de l'humanité ?

Nous disons le mage et non le magicien. Nous employons le mot le plus fort pour le désigner non pas comme un sorcier, mais comme l'officiant d'un nouveau culte. Il crée une atmosphère de mythes et une ambiance débordante de rêveries.

« De la musique avant toute chose » disait Verlaine.

L'inspiration Wagnérienne nous délivre de tout l'appareil terrestre et nous conduit vers un état de fervente pureté. Sa magie contient une foule d'éléments irréductibles à l'étude.

Elle nous donne le sentiment de la grandeur et transforme la musique en une mystérieuse alchimie sonore.

Bien des compositeurs évitent la longueur considérant qu'elle paraîtrait intolérable au public.

Les drames musicaux de Wagner plongent les auditeurs dans une telle béatitude que le temps ne compte plus pour eux. L'auteur de Parsifal enferme ses fidèles dans une sorte d'hypnose à la faveur de laquelle il leur administre ses philtres.

Les thèmes deviennent de véritables véhicules de la pensée. Nous appelons leit-motiv les différentes clés de son œuvre si étendue.

Ses compositions ne représentent pas une frivole distraction, mais la création suprême de l'esprit. Les auditeurs doivent la recevoir dans l'oubli des soucis temporels, et jouir en paix de sa contemplation intérieure.

Nous avons connu la toute puissance des moyens de la musique symphonique vers la même époque où l'on découvrit l'électricité. Nés ensemble, grand orchestre symphonique et électricité constituent un puissant fluide.

Le chef d'orchestre qui lève une baguette fait penser au magicien. Des forces noires et muettes soudain s'illuminent dès son geste capital.

La baguette met en rapport fulgurant l'homme avec le rythme.

Aucun art ne produit une telle vibration.

L'identité de la musique et de l'électricité nous frappe. Quand le chef d'orchestre lève le bras, l'électricité nerveuse étreint la foule. Un fil invisible la relie au bâton du chef.

Il règne une obéissance absolue au rythme suprême dont il demeure l'esclave.

La musique devient une force de la nature, génératrice de la vitalité.

Le sentiment du divin n'est-il pas à sa vraie place dans cette cathédrale imaginaire que représente un orchestre ?

La musique procède de l'homme tout entier. Elle touche à la sainteté.

Les plus hautes manifestations humaines lui sont subtilement accordées.

Il lui advient de frôler la folie.

Telles de ses grandes pages entretiennent avec la mort une sorte de familiarité fascinante.

Un pays qui cultive le goût musical le plus sûr progresse dans le sens de la civilisation véritable.

Dans la vie quotidienne, nous trébuchons au-dessus des abîmes sans fond d'une existence dont nous ne savons rien.

En nous évadant par la musique et son vertige, nous atteignons l'équilibre idéal.

La musique est une effusion de l'âme.

Henry BAC

Ouvrages de PAPUS actuellement en librairie

• AUX EDITIONS DANGLES (45800 Saint-Jean-de-Braye) : ABC illustré d'Occultisme - Comment on lit dans la main - La Cabbale - La Réincarnation - Ce que deviennent nos morts - Le Tarot des Bohémiens - Le Tarot divinatoire - Les Arts divinatoires - Traité élémentaire de Science occulte - Traité méthodique de Magie pratique. • A LA DIFFUSION SCIENTIFIQUE (Paris) : La Science des Mages et ses applications théoriques et pratiques - La Science des Nombres - Le Livre de la Chance - Traité élémentaire d'Occultisme. • AUX EDITIONS ROBERT LAFFONT (6, place Saint-Sulpice, 75006 Paris) : L'Occultisme. • AUX EDITIONS TRADITIONNELLES (11, quai Saint-Michel, 75005 Paris) : La Magie et l'Hyypnose.

• *En préparation : (Franc-Maçonnerie) : Ce que doit savoir un Maître-Maçon - (Martinesisme) : Martines de Pasqually : sa vie, ses pratiques magiques.*

CEUX QUI NOUS PRECEDENT...

AD DEUM !

Notre frère Vincent Delaunay-Belleville nous a devancés sur la Voie de Lumière en avril dernier.

J'ai eu la joie et l'honneur de le rencontrer, avec notre bien-aimé frère Irénée Séguret, lors de mon entrée dans l'Ordre. Tout de suite un lien invisible s'établit entre nous. Avec notre sœur très chère Marie-Louise Pommery qu'il assista jusqu'à la fin avec pitié, je le rencontrai à Paris. En retraite à Croix-de-Vie, il vint me voir quelques années durant. Nous sommes aussi allés à Thiais sur la tombe de Jean Da Piedade à qui il voulait faire une sépulture digne pour lui-même, pour les siens en Haïti.

J'ai eu l'occasion d'apprécier sa parfaite discrétion, sa bonhomie qui nous touchait, nous amusait. C'était l'aspect d'adaptation aux autres. Un aspect très pudique, un voile sur la profondeur de sa mysticité. Il était un fervent admirateur de Papus.

Et déjà, il savait passer à la méditation, à la prière dans mon petit jardin. Il m'avait dit : « De l'autre côté, c'est là que tout commence. Il y a encore beaucoup de travail ; c'est très dur... »

Je savais, non qu'il s'en soit vanté, qu'il avait accompli son devoir en 1939, considérant notre cher pays comme le dépositaire spirituel du mystère sacré. Il avait « une certaine idée de la France ». L'Eglise Universelle au-delà des villes saintes était l'Arche dont il rêvait près de nous.

En souriant, je l'appelais « mon fils », et il répondait « ma petite mère ».

Paix à toi mon grand Frère ! Je suis sûre de tes sentiments derniers. Sûre aussi que des forces pures t'aident à monter, à monter jusqu'au petit point lumineux, absorbant de la Réintégration.

AD DEUM ! comme l'écrivait Edouard Saby.

Simone Agathe SOUZEAU



Notre bien-aimé frère VINCENT DELAUNAY-BELLEVILLE qui, entre autres activités au service de l'Ordre Martiniste, fut le savant et si dévoué président du Groupe « Gérard Encausse », du Collège de Paris.

(Philippe ENCAUSSE)

PAGES DU PASSÉ...

Article paru dans la *Revue Mac... du mois d'octobre 1896* (archives de Ch. Zuismann).

La Gr.: L.: Misraïmite, sous la présidence de son vén.:, le Fr.: Abel Thomas, siégeant dans son temple de la rue Rochechouart, à Paris, a entendu une conférence du docteur Encausse, un des membres les plus convaincus et non des moins instruits du Martinisme, sorte de groupement d'hommes assez semblable à la maçonnerie, constituant un rite, se confondant même dans ses origines avec la franc-maçonnerie, mais ayant conservé une organisation empreinte d'oligarchisme. A la vérité, son existence est assez problématique, malgré ce qu'on en peut dire qui soit de nature à faire supposer en sa faveur une vitalité quelconque. Ces réflexions faites, nous donnons ci-dessous un très bref résumé de la conférence du docteur Encausse, regrettant de ne pas pouvoir disposer de la place nécessaire pour une reproduction moins écourtée qui nous a paru cependant ne pas devoir être négligée à titre documentaire.

Le docteur Encausse définit historiquement le martinisme « une fraternité initiatique, spiritualiste et kabbalistique fondée en 1750, par Martines de Pasqually, dans le but d'une régénération de l'individu dans l'humanité, reprise par Claude de St-Martin et Wilhermoz et continuée par leurs disciples jusqu'à nos jours.

Le martinisme est une fraternité initiatique en ce qu'il se rapproche, par son caractère ésotérique, des collèges ou sociétés occultes de l'Égypte et de la Grèce ancienne. C'est dans leurs mystères, en effet, que naquit, avant toute prédication extérieure, l'idée originelle de l'affranchissement de l'esclave. Le moindre homme du peuple, fut-il Hycsos ou fut-il Ilote, pouvait s'il parvenait à posséder la science suffisante et la valeur nécessaire, s'élever au rang même de son maître et prendre part lui aussi au rituel des cérémonies emblématiques.

En France, parurent avec Guillaume de Lorris dans le *Roman de la Rose* et en Italie avec le Dante, pour la première fois, presque contemporaines, la Croix et aussi la Rose. Du vieux roman français et de la *Divine Comédie* devaient naître les sublimes symboles Rose et Croix.

Un ensemble de grades symboliques fut créé. Ces grades subsistent aujourd'hui sous le nom général de S.: I.:, dans le martinisme.

Le but des grades symboliques était au point de vue des idées morales, de conserver, en dehors de tout culte, de toute nationalité et de toute race, l'idée de fraternité et d'assistance entre tous les membres d'un même ordre.

Vers 1728 se montre un homme étrange d'origine espagnole, doué de pourvoir liturgiques considérables, élève de Swedenborg et grand kabbaliste : Martines de Pasqually.

Il parcourt les loges, rappelle aux vrais principes les Initiés et constitue une aristocratie intellectuelle d'initiés sous le titre d'*Elus Cohens*. Voilà le premier acte marquant du martinisme.

En 1772, l'œuvre était, en grande partie, détruite par les attaques

des sectaires triomphants. Vers le même temps, le Grand Orient venait de naître, constitué sous la présidence du duc de Chartres.

Mais un disciple préféré et immédiat de Pasqually, Willermoz, grand réalisateur du martinisme, fit appel au groupement de ceux « qui savent » en créant les CONVENTS.

Le *Convent des Gaules*, tenu à Lyon, en 1778, montre ouvertement aux sectaires de tous genres, que les Initiés surveillent toujours les progrès de leurs ennemis. Ce convent, malgré son importance, n'était encore que le prélude de la grande œuvre des martinistes. Celui de Wilhemsbadt, tenu en 1782, fut encore plus puissant et plus compact.

Toutefois, la plupart des délégués de Wilhemsbadt furent convoqués aux États-Généraux et, bientôt, la Révolution grondait, réalisant dans le monde profane ce qui avait été réalisé déjà dans le monde maç.:.

Vers cette époque, Robespierre, devenu maître du pouvoir, fit des efforts désespérés pour s'emparer des archives martinistes. Sous le voile d'accusation « suspecte », la persécution contre l'Ordre fut reprise. Willermoz jeune, Cazotte, furent guillotines, Claude de Saint-Martin, dit le philosophe Inconnu, fut par deux fois emprisonné. Pourtant, malgré le feu, le meurtre et la prison, les Archives furent sauvées. Nous les possédons encore toutes presque intégralement.

A l'époque contemporaine, devant le danger qu'un rite athée faisait courir à la société moderne, grâce à son influence sur tous les rites réguliers de la terre, le martinisme décida d'entrer activement en scène et, en 1887, j'eus le grand honneur, dit le docteur Encausse, d'être appelé, par mes maîtres, à la réalisation de ce programme.

Dans les loges martinistes, il n'y a pas de registres, pas de cotisations à payer, pas de tronc de la veuve.

Le président de son suprême Conseil paye personnellement les dépenses de ce suprême Conseil.

Les présidents des loges payent chacun de ses deniers les frais relatifs à ces loges sans pour cela participer à ceux du suprême Conseil.

Les diplômes, les grades, sont aussi donnés gratuitement.

Le rite de Misraïm, est le seul qui se rapproche du martinisme en ce qu'il est réellement kabbalistique.

Voici quelques notions sur l'état actuel de cet ordre :

Le supérieur du martinisme est et doit demeurer inconnu.

La France comprend vingt groupes et quatre loges.

Il y a des groupes et des loges également en activité, en Belgique, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Danemark, en Égypte et en Angleterre.

L'Amérique du nord comprend, à elle seule, un grand Conseil, vingt loges, cent cinquante groupes.

L'Amérique du sud : deux loges et huit groupes.

C'est dans l'Amérique du nord surtout que, grâce à l'œuvre d'Albert Pike, l'importance du martinisme s'est développée avec le plus de vigueur.

Nos loges de Paris reçoivent, à titre de visiteurs, les maçons pourvus du 18° degré écossais au moins. Nos travaux présentent

des difficultés trop sérieuses pour les autres. Ainsi, des rapprochements peuvent se faire, des points de contact s'établir, et, c'est en m'unissant, moi, martiniste, aux membres de cet atelier, que je dis, avec eux :

Gloire au Tout-Puissant, car mon cœur ne tremble pas !

Réponse de Papus, parue dans la Revue Mac. de décembre 1896, à Monsieur Dumonchel, Directeur de la Revue (archives de Ch. Zuismann).

MARTINISME

Nous avons reçu du Président du Suprême Conseil de l'ordre Martiniste, Dr Papus, la communication suivante que notre devoir d'impartialité est d'accueillir, mais dont nous ne donnons toutefois que l'extrait essentiel, faute de place :

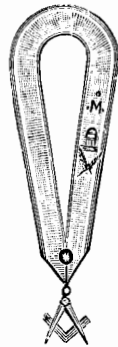
« T. C. F. Dumonchel,

« Vous m'avez fait le grand honneur de publier dans l'avant-dernier numéro de la *Revue Maçonnique* un résumé de la conférence que j'ai faite à la R. L. Misraïmite. Ce résumé contient quelques inexactitudes que le caractère important de la *Revue Maçonnique* m'oblige à rectifier.

« Le rédacteur de la note en question dit d'abord que « l'existence du Martinisme est assez problématique ». Il suffit de consulter Ragon (Orth. Mac.) et tous les historiens sérieux de la Maç. pour savoir que le Rite Martiniste est un des plus anciens rites pratiqués en France et qu'il n'a jamais cessé d'être pratiqué.

« Toutefois, comme tous les grades sont conférés au savoir et à l'examen sans que le récipiendaire ait jamais à verser une somme quelconque, on comprend jusqu'à un certain point que les E. de la V. des grades inférieurs, qui sont par nous considérés comme des *demi-profanes*, n'aient pas à connaître notre rite. Le 18^e et le 30^e écoss. sont seuls reçus dans nos loges. — A Paris, le Sup. Cons. Martiniste, formé de 21 membres titulaires et de plusieurs stagiaires, n'a jamais cessé de siéger depuis 1891. — De plus, deux loges régulières de l'ordre fonctionnent à Paris. — Le Président du Suprême Conseil n'est pas du tout forcé de rester inconnu, comme le dit votre rédacteur.

Docteur PAPUS S.I.



Reflexions sur un enseignement du Maître PHILIPPE, de Lyon

(paroles extraites du petit carnet noir qui appartient au Maître)

« ON PEUT SE PRIVER DE QUELQUE CHOSE QUI NOUS FAIT
PLAISIR POUR SOULAGER QUELQU'UN MAIS IL FAUT LE
FAIRE D'ABORD ET DEMANDER ENSUITE »

N'est-ce point lumineux ? Lumineux certes, mais lorsque sans problème qui nous hante, nous lisons posément, et apprécions ce qui ne peut que soulever des élans de charité potentielle...

Mais les choses sont autres, en général.

N'êtes-vous point de cet avis ?

Que le drame frappe à notre porte et nous voici désorientés, comme frappés d'amnésie relativement à la logique spiritualiste dont nous faisons nos délices devant un bon feu... ou dans l'attitude relax des heures de repos où l'on aime à rêver...

« Oh mon Dieu ! Fais ou Faites que notre fils ou fille ou père ou mère, que notre ami très cher guérisse de ce terrible mal qui le ronge ou Fais ou Faites que ses douleurs soient apaisées ! Nous Te le demandons, nous Vous le demandons à Toi, à Vous dont les grâces sont immenses... ! et nous ferons pénitence comme il Te ou comme il Vous plaira de nous l'accorder »...

Menteurs ! menteurs parce que si la dite grâce semble avoir été accordée offrant un apaisement auquel on ne croyait plus... eh bien cette amnésie obscurcit nos pensées, comme si le malade recouvrant la santé nous découvrons que nos affres étaient sans objet, que nous nous étions affolés pour rien, et en quelque sorte, que la pénitence envisagée devient inutile. En effet, notre cœur est devenu silencieux, nous goûtons à la joie commune et nous nous sentirions presque honteux de ne point avoir gardé la tête froide comme nous étions sûrs d'en être capables, et si ce silence est en nous, si DIEU ne nous envoie pas ce besoin qui nous pousserait à payer en quelque sorte une fraction de la dette motivant en général toute maladie, c'est que nous n'avons rien de plus à faire...

MENTEURS ET RENEGATS, PRIERE ET FOUTAISE...!

Si vous saviez combien d'êtres, vous choquez de l'autre côté, et mettez dans l'embarras, au moment précis où les réalisations de vos promesses étaient attendues avec souci et compassion.

MENTEURS ET PARJURES... indignes de recevoir cette Infinie Bonté qui descend d'en Haut à l'heure où la honte devrait vous faire tomber la face contre terre...!

Le réaliserez-vous assez un jour avant que ne sonne l'heure

où vous aurez à rendre des comptes ? Et c'est à cause de cette amnésie itérative, la nôtre, que ces Êtres d'exception tel le Maître Philippe de Lyon dont il n'est pas donné ou permis à tous de découvrir l'immensité de sa Bonté lorsqu'il était parmi nous, comme de ses pouvoirs aussi bien, parce que LUI AUSSI était l'humilité même, c'est à cause de cette amnésie itérative, la nôtre, que le Maître a voulu nous conseiller simplement.

N'est-il pas évident, en effet que si nous avons payé d'avance et il faudrait être bien aveugle pour ne point découvrir que quoi que nous fassions ce sera bien peu et que d'autres, à notre insu paieront pour nous aider ; quelques soldats, traînant par là... prêts à se battre pour nous ; n'est-il pas évident que si nous avons payé d'une quelconque façon, aucun huissier ne se présentera à notre porte ?

Il faut être vraiment plus sot qu'un grand sot, plus abâtardi qu'un bâtard, plus débile qu'un hypocébré et surtout plus égoïste qu'un mécréant auquel nous pensons être supérieur du fait de notre activité religieuse, disons nous ; il faudrait être tout cela à la fois et bien plus encore pour ne point voir dans cette incitation du Maître à nous priver d'abord pour pouvoir demander ensuite, que c'est non pas seulement pour celui pour qui nous demanderons mais plus encore pour nous-mêmes !

Qui réalisera au Centre de son cœur, de sa vie, que par nous-mêmes, serait-ce en demandant les épreuves les plus douloureuses, les plus insensées, les plus inhumaines, celles dont est parfois capable un être éperdu qui réalise dans son âme le prochain départ certain d'un être profondément aimé ; qui réalisera l'abîme qui peut s'ouvrir sous nos pieds dès lors qu'une promesse n'a pas été tenue ?

Pensons-y et comprenons que l'abîme, c'est nous qui risquons de l'ouvrir du fait de notre paresse et réalisons que toute paresse en ce qui concerne la vie de l'âme, la nôtre et celle de nos semblables, pour nous qui prétendons avoir compris — et compris quoi en vérité — est une faute grave qui nous suivra comme un boulet à traîner car la miséricorde Divine sur laquelle comptent tant de croyants insensés n'est pas distribuée comme un laissez-passer gratuit et la Justice d'en Haut n'accorde pas de passe droit...

Quant aux souffrances au sujet desquelles il semble que certains appels n'ont point été entendus, réfléchissons et essayons de discerner en quoi par paroles futiles ou en pensées dont nous avons laissé ou laissons nos mauvais conseillers internes nous en imprimer les motivations, essayons donc de discerner en quoi nous sommes devenus affreusement ingrats envers notre Père Céleste Qui, par l'entremise de Ses Amis et fidèles Serviteurs nous offre constamment les moyens de payer en partie ce qui doit l'être, inéluctablement, pensées qui sortiront bientôt sous forme de reproches voire d'imprécations telle celle-ci oh combien souventes fois entendues :

« qu'ai-je fait au Bon Dieu pour souffrir de la sorte » !

insensés que nous sommes...

Découvrons en quoi nous avons pêché afin de ne point retomber dans la même erreur, et de nous placer dès lors dans cette épouvantable situation plus grave encore que celle où le soi-disant athée

se trouve selon nous mais d'où il peut toujours sortir un jour ; dans cette épouvantable situation dont Swedenborg nous décrit les processus dans son ouvrage « Le Ciel, ses Merveilles et l'Enfer », situation où de son propre chef l'homme se précipite la tête en arrière dans une insondable nuit d'angoisses et de terreurs d'où parfois il ne peut plus remonter...

Dès lors que le drame est à notre porte ou à celle d'un de nos semblables pour lequel nous pouvons ou pourrions agir, et avouez qu'il y a fort à faire tout près de nous avant de nous expatrier pour de lointaines souffrances ; réfléchissons, agissons, et lorsqu'en nous apparaîtra l'opportunité de la demande parce que nous aurons d'évidence déposé de l'or pur en notre compte dans le CIEL, alors nous pourrions oser demander même si seules quelques piécettes ne sauraient racheter ce qui doit l'être.

Or voici qu'un cliché me parvient et une voix nuancée de me glisser à l'oreille :

« vous êtes peut-être un peu dur... »

« Un peu dur ? et qui êtes-vous, palabreur nocturne qui trouvez dures ces réflexions ?

Préfèreriez-vous que ce panneau indicateur soit enlevé de notre route ?

Il n'est pas demandé de secouer les âmes au moment précis où elles attendent un baume, il est expliqué ce que d'aucuns ignorent parfaitement dans leur naïve compréhension de certaines réalités, afin qu'on ne se méprenne pas sur la partie des prières qui trop souvent ne signifient rien dans le CIEL et partant ne servent à rien, sinon à manifester l'égoïsme et le non respect des LOIS Divines, voire leur parfaite ignorance !

Allons ! notre santé ne saurait être modifiée par des promesses oisives non plus que par des larmes dont l'abondance procède de l'oubli plus ou moins grave des préceptes et commandements auxquels doit se soumettre l'homme, et c'est partie du « contenu » des paroles du Maître, auxquelles nous ajouterons les quelques mots inscrits sur la tombe de l'un de ses Serviteurs bien-aimés, tombe qui se trouve non loin de la Sienne à Loyasse :

« VEILLEZ ET PRIEZ, LE CIEL PEUT TOUT ».

Dr Pierre BONALD.

L'ABBÉ FOURNIÉ

Dossier constitué et présenté par Robert Amadou

IV

LETTRES DE PIERRE FOURNIÉ
(1771-1792)

SECONDE SECTION

AU TEMPLE COEN DE TOULOUSE (1781-1792)

17 (fin)

(Bordeaux, 11.2.1790)

dans cet ordre, par conséquent ne m'étant pas encore assez retiré de ce bas monde et ressuscité dans l'autre, je ne pourrais pas leur parler et leur faire voir aussi clairement l'autre monde comme le pourraient faire ceux des co.: qui s'y seraient ressuscités en entier, lesquels, voyant cet autre monde à nu, en pourraient faire voir clairement le contenu aux autres. Or, qu'est-ce que nous prêche l'Église ? L'autre monde ; mais elle ne fait pas voir ce qu'elle nous en prêche. Que prêche l'ordre des co.: ? L'autre monde, que voient tous ceux de ses membres qui, sans s'être détournés de cet ordre, l'ont suivi jusqu'à ce qu'ils aient pu se convaincre par eux-mêmes de tout ce qu'il promet à quiconque le voudra constamment suivre, par conséquent travailler à se renouveler en J.-C., et se retirer d'âme, de cœur et de volonté de tout ce qui n'est pas le divin maître J.-Ch. ressuscité pour nous tous dans sa divinité. »

Veillez donc faire attention à la grande quantité du temps créé qui s'est écoulé et qui, en s'écoulant, nous rapproche de l'éternité, et que l'éternité en s'approchant des créatures doit nécessairement les remuer, les ébranler et leur faire ressentir des poids énormes par rapport aux choses du monde dont elles se trouvent imbibées, et qu'enfin le vrai et le faux doit plus particulièrement se manifester qu'auparavant, parce que le faux touche à sa fin, pour laisser régner la vérité par Dieu sur tous, ainsi qu'il est écrit : « Dieu sera reconnu seul Dieu et tous l'adoreront ». Gardons-nous donc de tout homme sans en juger aucun, enfonçons-nous dans les co.: par la pratique continuelle des sentiments de J.-C. dont nous devons nous imbibier, etc. Car ce n'est pas par le vouloir, savoir et connaître, que l'homme puisse parvenir à savoir et connaître Dieu et ses œuvres clairement. Non, les théologiens nous en sont des preuves parlantes, puisque tous s'étant enfoncés dans les études pour parvenir à savoir et connaître, pas un n'a pu encore parvenir à savoir et connaître, parce qu'il est de toute impossibilité à l'homme déjà désuni d'avec Dieu (qui est tout en lui-même) par le péché qui l'en sépare, de pouvoir jamais connaître Dieu ni ses œuvres par lui-même, mais seulement en se moulant

sur J.-C. par la pratique assidue de ses enseignements, comme nous le prêchons continuellement l'ordre des co.: ; par conséquent en s'abandonnant à Dieu et se retirant d'avec tout ce qui n'est pas lui ou sa volonté, comme l'a toujours fait J.-Ch. Voilà ce que l'ord. prêchait, et assure tous ceux qui se mettront dans ce travail qu'ils parviendront à voir à nu, à découvert, clairement et évidemment, tout ce dont Dieu nous a donné les idées de lui et de ses œuvres, parce qu'alors nous passons du vieil homme tout terrestre, par conséquent brut, dans le nouveau tout céleste, par conséquent intelligent, lequel étant réuni à sa divinité, par conséquent pardessus tout ce qui n'est pas elle, et elle étant tout ce qui est vrai, bien, paix, bonheur, connaissance, intelligence, plaisirs, délices, plénitudes, etc., nous jouissons de tout ce tout, en ce tout, par ce tout, comme si c'était par nous, de la même manière que nous jouissons de l'univers en l'univers par l'univers, comme si c'était par nous-mêmes. Je puis ici vous dire que, s'il est évident que nous n'avons d'autre vie que par ce qui n'est pas nous mais hors de nous, puisque c'est par les choses que nous voyons, sentons, agissons et jouissons, il est aussi évident que tout ce qui est de l'univers physique, moral, intellectuel et spirituel étant destructible et anéantissable, en délaissant Dieu pour toutes ces choses nous rendons notre vie destructible et anéantissable ; au lieu que de prendre Dieu seul pour notre vie, et Dieu étant éternel et indestructible, nous rendons aussi notre vie éternelle et indestructible, etc. Priez pour moi et pour nous tous ; nous ne vous oublions pas.

[Pas de signature.]

18

A.M. Toulouse, fonds Du Bourg, « Correspondances - Fournié »

4 pages, 20,8 × 16,2 cm. Le texte occupe les quatre pages.

La lettre est autographe, mais non signée.

De Po. de Camblannes, le 4 novembre 1791.

T. R. M.

Vous voudrez bien ne pas être étonné si je ne vous ai pas écrit depuis mon retour de voyage, puisque vous êtes le premier à qui j'écris.

Vous désirez savoir quels sont les fruits que mon voyage a produits. Ces fruits sont de n'avoir vu qui que ce soit sur le grand chemin de la vérité ; mais beaucoup qui s'y disent voyager, mais si fort enthousiasmés et fanatisés que je n'ai pas dû me communiquer à eux d'une manière claire, afin de ne pas exposer publiquement les claires vérités qu'il a plu à Dieu de me révéler, attendu que je les ai tous vus, pompeurs, compilateurs et perroquets. Or, j'ai sur cela un témoin fidèle, qui est notre F. J.-J. Boyer, à qui j'envoie cette lettre décachetée pour qu'il y écrive, ce concernant la vérité de ce que je dis ; qu'ensuite il la cachette, et qui vous l'envoie par la poste. Voilà, cher M^e, en gros, les fruits que mon voyage a produits pour le bien général de notre ordre, et voici le détail de ces fruits.

A Genève, nous avons vu deux chefs moraves, qui nous ont paru être ce qu'il y avait de mieux dans ce que nous avons vu des autres corps, quoique même les moraves n'aient pour unique Dieu que J.-C., duquel seul ils attendent tout leur bonheur ; et en conséquence ils délaissent le Père, duquel pourtant tous nos besoins spirituels et temporels nous adviennent par les mérites de J.-C. son fils bien-aimé ; ce qui n'est en ces moraves qu'un péché d'ignorance et non pas de volonté.

Nous avons aussi vu Willermoz, duquel ses paroles nous ont fait voir que lui et les siens sont tels que je les avais désignés aux MM. de Larigaudi et Boyer. Car je leur avais souvent dit que je voyais Willermoz tenir d'une de ses mains toute la terre en boule par un anneau ; non pas qu'il la tint dans la paume de sa main, comme l'on nous représente dans le christianisme que la tient le Père éternel, mais seulement de ses doigts passés dans un anneau comme qui suspend un poids par son anse ; et que je le voyais encore avoir à sa bouche une trompe semblable à celle dont on soutire le vin des barriques pour la transvaser dans d'autres barriques. Voilà ce que j'avais souvent dit à nos FF. d'ici, que je voyais Willermoz. Et voici les paroles qu'il nous a tenues à moi et au F. Boyer, lorsque nous le fûmes voir à Lyon : « La vérité, nous dit-il, est toute sur la terre, mais divisée parmi les hommes qui l'habitent » (voilà en cela toute la terre sur laquelle il cherche la vérité). Et, continuant, il nous dit : « Il n'est question que de la rassembler des diverses mains où elle se trouve divisée pour l'avoir toute devers soi » (voilà encore en cela la trompe ci-dessus, dont il se sert pour soutirer la vérité des diverses mains où elle se trouve, toute mais divisée, afin de se la toute approprier et la donner ensuite aux hommes comme venant de son cru personnel).

Et voici sur cela ce qu'à mon retour ici j'ai dit à nos FF. Boyer et de Larigaudi : « Willermoz, leur ai-je dit, se persuade que lorsqu'il sera parvenu de pomper toute la vérité éparse que Dieu a faite découler en divers hommes de son immensité divine, il aura devers lui toute la vérité en une seule masse. Mais, leur ai-je continué de dire, quand bien même Willermoz parviendrait à pomper toute cette vérité éparse, il n'aurait pas plus en lui l'immensité divine, ou la réalité de la vérité, que, s'il rassemblait les eaux de toutes les rivières, des étangs et des ruisseaux en une seule mer, il n'aurait pas pour cela la mer, mais seulement une représentation de la mer ; et d'autant moins que toute cette eau dispersée qu'il aurait rassemblée ne serait pas salée et qu'on lui pourrait dire : « Il nous semble bien à la quantité d'eau que vous nous faites voir que vous avez la mer, mais cette eau n'est pas salée comme nous avons ouï dire que l'est l'eau de la mer ; donc que vous n'avez pas la mer, mais seulement sa ressemblance ». Or, il en est de même de cet océan de vérité qui est éparse parmi les hommes, c'est-à-dire que si, comme le prétend Willermoz, l'on parvient à rassembler toute cette vérité éparse en un seul endroit, cette masse de vérité ne sera pas plus la vérité divine que les eaux des rivières, d'un étang et des ruisseaux, réunis ensemble, ne serait la mer ». Voilà ce que j'ai dit à nos FF. d'ici, pour qu'ils puissent faire la différence de la vérité que Dieu fait découler de lui en ceux qu'il lui plaît, d'avec celle que l'on peut compiler des hommes et des livres, qui jusqu'à présent ne leur avait été donnée qu'en idée de sa réalité et non pas elle-même

en personne, comme ce que j'assure avec vérité qu'il a plu à Dieu de me la donner.

D'après Willermoz, nous avons vu M. Dutoit qui, par ses considérables lectures, ses vertus et son amour de la vérité, est parvenu à voir la vérité de Dieu bien au-dessus que la voient nos théologiens les plus consommés. Mais il s'est si fort enthousiasmé et fanaliqué de madame Guyon qu'il ne peut pas se persuader que l'on puisse mieux voir et plus dire en fait de vérité qu'elle a vu et dit. Ce qui nous a forcé à moi et le F. Boyer de nous tenir bouche close sur ce que nous aurions pu lui dire, parce que nous voyions qu'il aurait parfaitement bien entendu, mais que, revenant infailliblement à Mad^e Guyon, c'eût été comme si nous ne lui eussions rien dit. Cependant, nous lui avons dit que ce que nous avons de notre côté est supérieur à ce que Mad^e Guyon a vu et dit.

Voilà ce qu'a produit notre voyage. Nous aurions passé à Avignon si nous n'avions pas appris [un ou deux mots inlus] situait.

Depuis notre arrivée ici, le F. Boyer a entrepris de mettre le traité en son style, et nous espérons, moyennant Dieu, de parvenir à le mettre à la portée de tous les lecteurs ; qu'ensuite nous le ferons imprimer et que nous ne doutons pas qu'il ne soit lu par la généralité des hommes, qu'ils se convertiront, qu'ils s'efforceront de vivre en frères, en paix et en humains, par l'esprit de Dieu que chacun d'eux s'empressera de recevoir, afin d'être préservés des peines éternelles et devenir heureux éternellement.

Donnez-moi de vos nouvelles et de vos dames à qui je présente mes respects très humbles, des nouvelles aussi du R.M. Du Bourg et de son double F. le chevalier, de Marié, de Vialette et notamment de notre ch. F. de Guibert. D'après une lettre du M^e Marié au F. Boyer, il paraît cession [*sic* pour scission ?] entre les FF. de votre temp. Ne négligez pas, ainsi que le F. de Guibert que je salue très fraternellement, de les réunir par vos discours de sagesse. Que les affaires de ce bas monde ne nous fassent jamais délaissier l'œuvre de Dieu, afin de n'être pas délaissés de lui !

Le F. de Larigaudière, qui vous embrasse, n'a pas encore reçu le blé. Ne m'oubliez pas dans vos prières, soyez sûr que je ne vous oublie pas dans les miennes. Q.L.N.T. [*sc.* Que l'Éternel nous tienne] en sa s^{te} G. [arde] A.

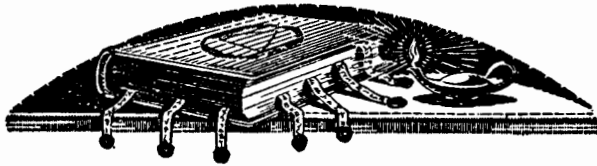
[Note de F., ajoutée en-dessous de la date :]

Mon adresse / chez M. J.-J. Boyer chez M^{re} J.-J. / Boyer nég^{te} aux Chartrons

(fin au prochain numéro)

ERRATA

- Dans la précédente livraison des lettres de Fournié (n° 2, p. 75), en haut du texte de la lettre, supprimer la référence : [57].
- La lettre n° 18 est adressée non pas à Mathias Du Bourg mais à Laforcade.



Les Livres...

● Travaux de la Loge nationale de recherches Villard de Honnecourt.

La très importante revue semestrielle de la Loge nationale de recherches et d'études Villard de Honnecourt appartenant à la Grande Loge Nationale Française publie son numéro 6 (1^{er} semestre 1983), un très beau cahier de 275 pages. Placé sous la direction de Jean Mons, Grand Maître de la G.L.N.F., ayant comme rédacteur en chef Frédérick Tristan, cet ouvrage est consacré à l'étude des premiers textes maçonniques et il faut dire toute l'importance du présent numéro. Parfois citées, mais souvent méconnues, voici les traductions des documents connus sous le titre des Old Charges, du Regius et du Cooke. Par souci d'exactitude le Regius est présenté avec une double traduction (celle d'André Crépin, débutée en 1973 ; celle d'Edmond Mazet). Nous avons ensuite des extraits des Ordonnances de la cathédrale d'York (1370), des Règlements pour le métier des Maçons (Londres, 1356) ; ces extraits proviennent du livre de Knoop et Jones « The Mediaval Maçon » et auraient, à mon sens, dû avoir un plus large commentaire ou de plus larges extraits. Un ensemble remarquable de 130 pages, qui servira tant les historiens que tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'ordre maçonnique. La revue publie ensuite les Travaux et l'on y remarque plus particulièrement l'étude du manuscrit Graham (1726),

avec des chroniques habituelles, des comptes rendus et des documents. Un numéro excellent, qui remet à l'honneur des textes difficilement accessibles ; une revue qu'il faut recommander.

Jean-Pierre BAYARD

● Krishnamurti (Les années de l'éveil), par Mary LUTYENS (Editions Arista, 42, rue Monge, 75005 Paris).

Bien des livres paraissent sur Krishnamurti, dont la pensée de dépassement font de cet homme un des plus grands sages de l'Inde et du monde. L'ouvrage de Mary Lutyens ne reflète cependant que les trente-huit premières années de cet homme qui, face à l'importante littérature qui lui est dressée, a demandé qu'une biographie soit établie par une personne le connaissant personnellement et à qui il communiquerait des notes tout en la laissant libre de ses jugements et de son interprétation. Mary Lutyens a repris les notes de Shiva Rao, membre du Parlement Indien, grand ami de Krishnamurti, qui est nommé plus familièrement Krishnaji, lui montrant ainsi un affectueux respect. C'est dire que cet ouvrage de près de 350 pages est l'un des plus complets et des plus authentiques jusqu'à l'année 1933, date à laquelle le maître commence d'élaborer son enseignement. Krishnamurti est né près de Madras en mai 1895 et ses entretiens de

Saenen, très célèbres, ont été éditées par le regretté Jean de Foucauld aux éditions La Colombe, mais on peut dire que son commentateur le plus averti reste Carlo Suarès. Bernard Delafosse a publié un **Krishnamurti ou cinquante ans d'éveil** aux éditions Guy Trédaniel, ouvrage dans lequel de très nombreux textes du sage ont été publiés. Mais l'ouvrage de Mary Lutyens est un regard de l'intérieur, le commentaire le plus rigoureux, c'est un ouvrage de base, contenant des informations non déformées. Nous ne pouvons que souhaiter la publication de la suite de cet ouvrage, situant le grand Krishnamurti dans sa vie active, dans cet enseignement qui nous est profitable et qui nous ouvre les yeux sur les régions intérieures de notre être.

Jean-Pierre BAYARD

● Histoire de la philosophie occulte, par ALEXANDRIAN (Seghers).

Ne craignant pas le mot **occulte**, Alexandrian préfère par contre le mot « philosophie » à celui de « sciences » ; effectivement l'auteur nous entraîne dans une recherche positive des valeurs magiques se référant aux auteurs les plus sérieux ; après une intense lecture, après avoir fréquenté les meilleurs spécialistes actuels, Alexandrian démontre que les pensées magique et pragmatique ne s'opposent pas, mais qu'elles « entrent en composition pour former la réalité psychique, expliquer le monde et assumer les événements ». Il est exact que ce courant de la tradition occulte a été délaissé, et même combattu par un courant cartésien, qui n'a guère pris le soin de vérifier certaines assertions, les rejetant toutes, car des esprits dits « illuminés » s'y étaient commis. L'auteur qui a aussi appartenu au mouvement du surréalisme, avec Breton, apporte une grande rigueur, à la manière de René Guénon, pour apporter un historique, une pensée constructive dans des domaines

très variés ; nous aurons ainsi des commentaires sur la gnose, la kabbale, l'arithmosophie, l'alchimie. Dans ce livre de 400 pages, l'auteur songe à la conquête de l'avenir par les arts divinatoires ; dans ce chapitre nous y voyons aussi bien les prophéties, la chiromancie, les rêves, la cartomancie, les miroirs que l'astrologie ; en 40 pages nous voyons que nous ne pouvons avoir que des généralités. Par contre, la médecine hermétique, puis les communications avec l'invisible donnent lieu à de meilleurs commentaires ; on peut malgré tout s'étonner d'y voir figurer le martinisme, dont l'auteur parle cependant avec compétence et très favorablement ; les connaissances de l'auteur sont excellentes mais il m'apparaît que le découpage aurait pu être réalisé d'une manière plus judicieuse. Avant de trouver un index des noms cités — et non des idées —, Alexandrian clôt son ouvrage sur la magie sexuelle ; mais plus qu'une idée philosophique, l'auteur envisage les scènes de sabbat, les ensorcellements, les actes de possession, les messes noires : ce sont là des rapports des grands inquisiteurs, des faits aimés par un large public, mais pour ma part j'aurai préféré que l'auteur envisage plus la philosophie de l'acte, ce qu'il fait cependant dans les dernières pages de son livre où il évoque la pensée de Randolph. Au demeurant un ouvrage très sérieux, aux bases puisées dans la meilleure tradition, mais qui aurait sans doute pu être aménagées différemment.

Jean-Pierre BAYARD

● L'énigme des Vierges Noires, par Jacques HUYNEN (Editions Louis Musin - Bruxelles).

Jacques Huynen avait publié cette recherche sur les Vierges noires, en 1972, aux éditions Robert Laffont. Ce même texte reparait sans modification, avec une iconographie moins importante, mais sous un format plus luxueux ; c'est

un ouvrage sur lequel je me suis déjà exprimé et à quelques années de distance je retrouve la même impression. C'est que cet irritant problème me poursuit également ; nous pouvons nous interroger sur l'étonnante représentation de statuettes en bois, dont visages et mains ont été volontairement noircis, pour des questions que nous n'arrivons pas totalement à résoudre. Jacques Huynen apporte sa contribution, sans pour cela résoudre le problème, ce qu'il reconnaît d'ailleurs fort bien lui-même. Il a bien noté que ces Vierges proviennent de l'époque médiévale, époque que l'on a trop longtemps considérée comme « barbare », alors que Gustave Cohen a clamé « La grande clarté du Moyen-Age » (N.R.F.). Y a-t-il, comme l'écrit l'auteur, un grand fossé entre la période médiévale et la Renaissance ? En réalité tout se lie, se pénètre ; il y a un échange permanent et je ne partage guère la pensée de Huynen qui écrit que ces œuvres « sont dues à des artistes pour lesquels l'idée d'art n'existait pas » (p. 13). Il faut effectivement penser que l'art était anonyme, collectif, mais la notion de beauté n'en existait pas moins. En dehors de cette petite querelle il faut reconnaître que l'ouvrage de Huynen est fort intéressant, qu'il apporte une somme de réflexion sur la situation et la coloration de ces Vierges que nous avons l'habitude de voir blanches, alors que nous pouvons nous interroger sur la réelle coloration de Marie, originaire de la Judée ; mais il est vrai que les Bretons revendiquent Anne comme étant née sur le sol celtique, puis revenue passer ses dernières années sur son sol natal. Après cette tradition, disons que les thèses alchimiques sont envisagées par l'auteur, car tout provient du limon et retourne à la terre après putréfaction. Une bonne étude, malheureusement sans bibliographie, et l'on aurait aussi aimé voir la représentation géographique des lieux qui ont conservé ces statuettes. Les livres de Marie

Durand-Lefebvre et de Saillens sont épuisés ; la revue Atlantis avait redonné une partie de ce travail, il est vrai difficile à établir, mais nous restons dans notre attente. L'ouvrage de Jacques Huynen ne cerne pas la totalité des Vierges Noires, mais son commentaire nous permet cependant d'avoir une meilleure approche d'un phénomène important.

Jean-Pierre BAYARD

● **Points de vue initiatiques - Cahiers de la Grande Loge de France.**

Si cette revue trimestrielle est publiée par la **Grande Loge de France** (pour s'abonner, écrire donc **8, rue Puteaux, 75017 Paris**), l'une des grandes obédiences maçonniques françaises, il ne s'agit pas — il importe de le préciser — d'un bulletin intérieur réservé aux seuls francs-maçons. C'est, dans la ligne des émissions radiophoniques de celle-ci, une revue destinée à faire mieux connaître au grand public (et cela demeure bien nécessaire) la tradition maçonnique ; et, plus généralement, le merveilleux héritage initiatique de l'Occident, où les secrets des « tailleurs de pierre » ont donné la main au cours des siècles à l'héritage des Templiers et à celui des alchimistes.

Serge HUTIN

● **La Chapelle des Damnés, la véritable Affaire des Poisons**, par Robert AMBELAIN (Laffont, Paris, 1983).

Féru d'Histoire insolite, Robert Ambelain est un récidiviste. Après ses deux premiers ouvrages « Crimes et secrets d'Etat » (période 1785-1830) et « Drames et secrets de l'Histoire » (période 1306-1643), voici toujours chez Laffont, « La Chapelle des Damnés » ou la Véritable Affaire des Poisons couvrant la période 1650-1703.

Avec la minutie et le flair d'un juge d'instruction, Robert Ambelain a dépouillé les archives de l'époque (Bastille, Arsenal, Affaires

Etrangères, Bibliothèque Nationale) et a dénoué l'écheveau d'une vaste conspiration contre la France en même temps que contre Louis XIV qu'il fallait éliminer.

Nous voyons défilé Fouquet, dépassant singulièrement le personnage d'un surintendant malhonnête, le Masque de Fer, avec une approche décisive de sa véritable personnalité, le chef protestant Roux de Marcilly, Madame de Montespan, et toutes les empoisonneuses célèbres de la Brinwilliers à la Voisin, et aussi combien de grands noms de la Haute Noblesse, compromis dans cette vaste intrigue et n'hésitant pas à employer les plus vils moyens pour arriver à leurs fins : poisons, messes noires, basse sorcellerie.

Mais, comme dans les beaux romans, tout cela finit bien pour les honnêtes gens et mal pour tous ces damnés qui ont vendu leur âme au Diable et qui finiront leur vie entre les mains du bourreau ou dans la misère et la honte.

Aussi passionnant que le meilleur roman policier.

Bertrand de MAILLARD

● **Epignosis - Grac** (B.P. 17 - 66270 Le Soler).

Un Groupe de Recherches d'Anthropologie Créationnelle (G.R.A.C.), ayant pour base l'Université de Perpignan, a été constitué fin 1982.

Son organe est la revue EPIGNOSIS. Ce Groupe qui rassemble des professeurs, des écrivains, des

chercheurs spiritualistes, a pour but fondamental de promouvoir et de coordonner, selon ses moyens, les études portant sur la structure et l'énergétique de l'être humain, les processus individuels ou collectifs de création et de métamorphose, la symbolique générale du devenir, l'ésotérisme comparé, dans une perspective aussi globale et intégrante que possible mais dans une optique déterminée : la création de l'homme par lui-même (et par l'utilisation correcte du Divin), les voies de la métamorphose et de la transfiguration.

Il se réclame de toutes les disciplines qui concourent, dans la rigueur et l'objectivité, à constituer cette gnose — ou « épignose » — dont nous avons besoin aujourd'hui, tant sur le plan théorique ou spéculatif que sur le plan pratique ; gnose où s'harmonisent la science, la tradition, l'expérience et l'intuition.

Le premier numéro d'Epignosis paru en juin 1983 est encore disponible ; le second paraîtra fin septembre. Chaque numéro est accompagné d'un cahier complémentaire présentant des hypothèses de travail, des directions de recherches, des témoignages personnels qui peuvent aider efficacement tout animateur d'un Groupe spiritualiste.

Abonnement annuel : 100 F T.T.C. Chèque ou Chèque Postal à l'ordre de Monsieur l'Agent Comptable de l'Université de Perpignan.

Pour toute correspondance, s'adresser au G.R.A.C.

MARCUS

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Dr. Philippe ENCAUSSE
(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1983

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre),
à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets

en espèces ; mandat ; chèque (bancaire ou postal)	la somme de
--	-------------------

(Rayer les mentions inutiles)

		1983
Sous pli ouvert	France	70 F
	Etranger	supprimé
Sous pli fermé	France	80 F
	Etranger ⁽¹⁾	90 F

Abonnement de soutien 100 F

Au choix : pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19.....

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française.

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 20 F.

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

Le 3 avril, dimanche de Pâques, le Groupe « BREIZ-LUMIERE », de Vannes, a tenu sa première réunion rituelle. Magnifique ambiance et bon travail accompli. Tous les membres du Groupe étaient présents. Les efforts de la sœur Anne se sont vus récompensés par cette présence et par la collaboration de tous dans la joie de partager le rituel, les prières et le déjeuner de Pâques entre sœurs et frères martinistes. Nos riches entretiens ont fini très tard dans la journée, la paix dans nos cœurs. Merci, Anne.

x x x

Le 23 avril, une très bonne réunion a eu lieu à Bordeaux. Tous les membres présents sont intervenus, prouvant — une fois encore — l'extrême cohésion du Groupe « Louis Claude de Saint-Martin », N° 57. La teneur des conversations qui ont précédé et suivi la réunion m'a donné un bel aperçu du bon travail individuel et collectif des frères et sœurs du Groupe. De fraternelles agapes clôturant la journée se sont terminées à la première heure du lendemain. Que tous reçoivent mes encouragements pour la poursuite du rayonnement spirituel du Groupe de Bordeaux. Merci à tous.

x x x

A Barcelone (Espagne), le 13 mai, a eu lieu une réunion de travail du Groupe « Josep de Via ». Le rituel était en catalan et les travaux aussi. Le fait d'avoir participé à cette riche expérience en vivant le rituel en une langue étrangère au français m'a prouvé, une fois de plus, l'œcuménisme de l'Ordre Martiniste et l'unité de son égrégore. Il dépasse non seulement le cadre d'une ville ou d'une région mais aussi celui d'un pays, et remplit une mission mondiale.

x x x

Le 22 mai, fête de la Pentecôte, à Madrid (Espagne), le Groupe Martiniste « ALBA » a organisé une réunion inter-groupes avec la présence d'un bon nombre de sœurs et de frères des Groupes et Cercles de Barcelone, de Ténérife (Iles Canaries) et de Valence. Plus de 50 membres avaient participé à ce magnifique rassemblement fraternel. Deux autres réunions furent organisées durant mon séjour à Madrid. Elles m'ont montré, comme les différents entretiens avec les présidents des Cercles et Groupes, que le travail effectué au sein de ceux-ci, tout comme le travail individuel, est bien dans la ligne proposée par notre Ordre Vénérable soit : étude, prière, travail sur soi. Le tout devant aboutir à une aide efficace à notre prochain. D'autres Groupes sont en gestation dans d'autres villes d'Espagne. Merci à ceux qui se dévouent au Martinisme. Bon courage, mes sœurs, mes frères, et merci de votre « chaleur ».

Le 12 juin, le Groupe « ANDREAS », N° 56, collège de Lyon, a célébré sa dernière réunion de travail dans le local que M. PHILIPPE, « Maître Spirituel » de Papus, avait utilisé comme laboratoire avant que l'immeuble qui l'abritait ne fut transformé en hôtel. Dans ce cadre d'exception, et avec la présence des membres du Groupe renforcée par celle de plusieurs sœurs et frères du Groupe « Saint Jean le Baptiste », de Thonon-les-Bains, s'est déroulée une touchante réunion. Mes remerciements au président du Groupe « ANDREAS », ainsi qu'à ses officiers pour l'accueil qu'ils m'ont réservé et pour la parfaite réussite de cette journée.

x x x

Le 19 juin, le Groupe Martiniste du Collège de Sens, « Jean de l'Est », a organisé à son tour une réunion intergroupes. Le temple était comble. La réunion rituelle et les fraternelles agapes sur la pelouse en ont fait une journée où l'amitié et la fraternité ont régné en même temps que le soleil et la bonne humeur. Au soleil couchant, nous avons quitté nos frères et amis qui ont vu leurs efforts récompensés par le succès obtenu.

x x x

Bien qu'elle n'ait pas été organisée dans le cadre de l'Ordre Martiniste, j'ai à cœur de rappeler la présentation de la thèse commune pour le doctorat en médecine faite par nos frères, les docteurs Eric et Claire Brunesseaux. Ils ont la chance, la possibilité d'appliquer les principes martinistes aux soins des corps et des âmes de leurs malades. Cette thèse a eu la mention « très honorable » avec félicitation du jury lors de sa présentation à la Faculté de Médecine de Reims. Nous étions une centaine de Martinistes et d'amis profanes à les entendre et à apprendre. Pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion de les écouter, je rappelle qu'ils peuvent s'en procurer un exemplaire en écrivant à l'auteur. La revue transmettra. Je vous le recommande.

x x x

Le frère Milan Nakonecny qui habite Prague, en Tchécoslovaquie, est en train d'écrire un livre sur le Martinisme en Bohême. Il cherche à cet effet les traces du frère Petro Kohout (L'Arsenic), né le 15 mai 1900 à Brno (Tchécoslovaquie). Il avait fondé à Paris une loge martiniste (telle en était la dénomination à l'époque) le 15 mai 1930 assurant sa présidence jusqu'au 8 mai 1933.

Si un lecteur possède des renseignements sur ce frère ou cette « loge » et peut nous les communiquer, nous les ferons parvenir au frère Milan Nakonecny, qui leur en sera reconnaissant.

« JOURNEES PAPUS »

Cette année, les « Journées Papus » auront lieu à Paris les 22 et 23 octobre. Vous trouverez ci-après les indications précises nous permettant de nous rendre, avec notre frère le Dr Philippe Encausse, sur la tombe du regretté Dr Gérard Encausse « Papus », son père, le fondateur de l'Ordre Martiniste. Figurent également les détails sur le « Banquet Papus ».

Emilio LORENZO.

“JOURNÉES PAPUS 1983”

Elles se dérouleront de la façon suivante : le samedi 22 octobre, à 14 h 30, réunion de Groupe, réservée aux membres actifs de l'Ordre Martiniste au cours de laquelle aura lieu une allocution du Grand Orateur. A 19 h, dans les locaux du Club Ecossais, 8, rue Puteaux, 75017 Paris (Métro « Rome »), aura lieu le traditionnel « Banquet Papus » regroupant ceux et celles attachés à l'œuvre et à la mémoire de ce grand vulgarisateur de l'ésotérisme, travailleur infatigable.

Le dimanche 23 octobre à 10 h 30, nous nous retrouverons devant la porte d'entrée « Gambetta » du cimetière du Père Lachaise (la station de métro la plus proche est « Gambetta »). La cérémonie sera présidée par le docteur Philippe Encausse et, à ses côtés, nous rendrons hommage à son père, le docteur Gérard Encausse « Papus ».

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à : Emilio LORENZO, 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif-sur-Yvette (téléphone : 907-44-21 entre 19 h 30 et 21 h 30).

E.L.

La tombe de Gérard ENCAUSSE «PAPUS» au Père Lachaise

La tombe de Papus est — comme celle du Maître Philippe, à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de Papus, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89^e et 93^e divisions, tourner à droite et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (à main gauche). Passer entre la 32^e tombe (famille Aubert) et la 33^e (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de Papus, à main droite, à la 38^e tombe.

Philippe ENCAUSSE